

Clovis Ferdeus

# LE LIVRE INTERDIT



## PROLOGUE

Le Caire (Égypte). Un samedi soir de septembre.

Une note de musique s'éleva au milieu du silence. Une note longue et plaintive comme le cri d'un oiseau de nuit. Khadija Ghali, assise en tailleur, tenait entre ses doigts une flûte en roseau. C'était une femme d'environ quarante ans au corps plantureux drapé d'étoffes multicolores. Elle portait des boucles d'oreilles en forme de croissants et une bague à l'effigie d'un serpent. Lorsqu'une deuxième note, plus grave que la première, retentit, une tête aux reflets de bronze surgit du panier en osier qui était posé devant elle. Un murmure inquiet parcourut le public du music-hall *Le Majestic*. Un cobra.

Khadija joua une étrange mélodie. Le serpent se dressa, comme s'il s'apprêtait à attaquer, puis son corps se mit à onduler lentement en suivant le rythme de la musique. Ce n'était pas un thème de jazz, ni un air traditionnel. On aurait plutôt dit une mélopée issue d'un folklore oublié, plus ancien que les califats de l'Islam, plus ancien que le règne des Pharaons, plus ancien, en somme, que toutes les civilisations dont l'Égypte a gardé la trace. Durant plusieurs minutes, le cobra exécuta une danse complexe en répondant d'un mouvement souple à chaque inflexion de la flûte. Puis, lorsque Khadija éloigna l'instrument de ses lèvres, il inclina la tête, comme pour saluer le public, avant de disparaître dans le panier.

Un tonnerre d'applaudissements éclata. La plupart des spectateurs étaient des touristes occidentaux vêtus de polos blancs ou de chemises à fleurs qui étaient venus chercher au *Majestic* le frisson de l'exotisme. Ce numéro, à n'en pas douter, leur donnerait l'occasion d'impressionner leurs voisins lorsque, de retour dans leur pays, ils feraient le récit détaillé de leur voyage. Un rideau de velours tomba sur la scène. Khadija s'empara du panier avec précaution, puis elle regagna les coulisses. Dans le couloir qui conduisait à sa loge, elle croisa d'autres artistes de la revue.

– C'était un triomphe ! lui dit d'une voix forte un lanceur de couteaux à la moustache en crocs. Comme chaque soir.

Khadija acquiesça d'un signe de tête en souriant, mais quelques

secondes plus tard, son expression se figea. La porte de sa loge, qu'elle avait pris soin de verrouiller avant son numéro, était ouverte. Elle se précipita à l'intérieur et poussa un cri d'effroi en découvrant le spectacle qui s'offrait à elle. On avait vidé son armoire ainsi que les tiroirs de sa coiffeuse, et le parquet était jonché de flacons de parfum, de pots de maquillage et de costumes à paillettes. Elle posa le panier au sol, puis elle s'approcha d'un miroir encadré d'ampoules qu'elle décrocha d'un geste brusque. Il dissimulait une cavité rectangulaire dans laquelle se trouvait une enveloppe en papier brun. Khadija s'en empara vivement et la glissa dans son sac à main, puis elle remit le miroir en place. Elle tendit l'oreille. Sur la scène du music-hall, le lanceur de couteaux était en train de demander à un spectateur de lui bander les yeux. Sans prendre le temps de se changer, elle quitta sa loge en serrant son sac contre sa poitrine, puis elle sortit du bâtiment par la porte de derrière.

L'air de la nuit était doux. Une odeur d'épices, provenant d'un restaurant voisin, se mêlait aux effluves des poubelles amassées sur le trottoir. Khadija embrassa sa bague, puis elle s'éloigna du *Majestic* d'un pas rapide, sans un regard pour l'affiche sur laquelle son nom était imprimé en grands caractères.

Il était presque minuit. À cette heure tardive, les ruelles sombres du Vieux Caire étaient désertes. Les boutiques de souvenirs où les touristes du monde entier s'approvisionnaient pendant la journée en sphinx et en pyramides miniatures étaient fermées par des rideaux de fer, et seules les pulsations sourdes d'une discothèque des environs indiquaient que certains habitants veillaient encore. Le quartier formait un labyrinthe dans lequel il était facile de se perdre, mais Khadija s'orientait sans problème, bifurquant sans hésiter, tantôt à droite, tantôt à gauche, à chaque carrefour.

Soudain, un son métallique la fit sursauter. Un bruit de cymbale fêlée comme en font les boîtes de conserve quand elles rebondissent sur l'asphalte. Elle se retourna. Deux hommes s'étaient engagés dans la ruelle dans laquelle elle se trouvait. Leur visage était dissimulé par des foulards noirs semblables à ceux que portent les Bédouins, ces nomades qui parcourent le désert, pour se protéger du soleil. Ils se

trouvaient à une dizaine de mètres d'elle. Elle poursuivit son chemin en pressant le pas. Après avoir changé trois fois de direction, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et constata que les deux hommes étaient toujours sur ses talons. Plus aucun doute n'était possible : ils la suivaient. Elle se mit à courir aussi vite que le lui permettait son costume de scène, mais au détour d'une rue, trois autres hommes coiffés du même type de foulard lui barrèrent le passage. Elle s'arrêta. Le bruit des pas de ses poursuivants, amplifié par l'écho des murs en pierre, se rapprochait inexorablement. Elle était prise au piège.

Aucune patrouille de police ne pouvait être appelée au secours. Aucun groupe de touristes ne pouvait être pris à témoin. Khadija ne pouvait compter que sur elle-même. Elle fit glisser de sa manche sa flûte en roseau et la porta à ses lèvres. Une série de notes stridentes résonna dans la rue. Les cinq hommes, alarmés, tournèrent la tête à droite et à gauche pour s'assurer que personne ne se montrait aux portes ou aux fenêtres des maisons voisines, mais aucun riverain ne se manifesta. Rassurés, deux d'entre eux échangèrent un signe de tête. Le plus grand tendit lentement la main vers le sac de Khadija. Il était sur le point de s'en emparer quand le plus petit poussa un cri en montrant du doigt la façade la plus proche.

Ses compagnons levèrent les yeux et virent avec horreur de multiples traits sombres et sinueux descendre du toit en se laissant glisser d'une corniche à l'autre. Des serpents. Des dizaines de serpents. Quand ils parvinrent au rez-de-chaussée, les cinq hommes reconnurent à la forme de leur tête des vipères à cornes. Depuis des siècles, cet animal au venin mortel était connu par les habitants du désert comme la principale menace à laquelle ils devaient faire face. Un des hommes tira un poignard de sa ceinture en étouffant un juron et tenta de couper la tête du serpent qui l'attaquait, mais celui-ci, plus rapide, esquiva le coup et planta ses crochets dans la cheville de son adversaire. L'homme hurla de douleur. Ses quatre compagnons, ne se sentant pas de taille à lutter, prirent la fuite dans une rue adjacente. Khadija en profita pour s'échapper. Elle partit dans la direction opposée, alternant la marche et la course, jusqu'à ce qu'elle soit certaine d'être en sécurité.

À bout de souffle, elle s'assit sur un banc en bordure d'une petite place éclairée par un réverbère. Elle sourit faiblement. Certes, sa flûte venait de la tirer d'un mauvais pas, mais ses ennuis étaient loin d'être terminés. Elle sortit de son sac l'enveloppe en papier brun qu'elle avait emportée en quittant le *Majestic*. Ceux qui avaient fouillé sa loge avaient sans doute aussi fouillé son appartement, et puisqu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ne tarderaient pas à revenir. Elle leva la tête. De l'autre côté de la place brillait l'enseigne rose d'un hôtel à bon marché.

Khadija venait de se lever quand une fléchette la frappa dans la nuque. Elle leva la main droite, comme pour chasser un insecte, avant de s'effondrer sans connaissance sur le banc. Un homme de haute taille sortit du buisson dans lequel il était caché et entra dans le halo lumineux du réverbère. Il portait autour de la tête un foulard de Bédouin et tenait dans sa main gauche une sarbacane. Il contourna le banc d'un pas tranquille, puis il prit délicatement l'enveloppe des doigts de Khadija.

– Pardonne-moi, murmura-t-il d'une voix rauque, mais tu possèdes quelque chose dont j'ai besoin !

Dans le ciel, indifférente aux drames humains, la lune mêlait sa clarté laiteuse aux lumières de la ville.

# CHAPITRE 1

## LE VIEIL OMAR

Un soleil radieux brillait au-dessus des toits du Collège Galland. Dans la salle A12, M. Jolivet, un jeune professeur d'histoire-géographie aux cheveux bouclés et aux lunettes carrées d'éternel étudiant, faisait cours à une trentaine d'élèves. La leçon du jour portait sur le Moyen Âge.

– En l'an 797, l'Empereur Charlemagne a envoyé une ambassade au Calife Haroun Al-Rachid. Il cherchait à s'en faire un allié dans la lutte qui l'opposait, à cette époque, à l'Émir de Cordoue. On raconte que le Calife lui a fait parvenir en retour de somptueux cadeaux : des étoffes, des aromates, un éléphant blanc du nom d'Abul-Abbas ainsi qu'une clepsydre, une horloge à eau qui sonnait les heures avec des boules en cuivre ! On n'avait jamais rien vu de pareil à la cour d'Aix-la-Chapelle.

Dans la salle de classe aux murs tapissés d'atlas et de frises chronologiques, les élèves étaient assis par rangées de deux derrière des tables en bois. Ils suivaient du regard M. Jolivet qui, enflammé par son propre discours, parcourait son estrade de long en large.

– Il faut dire qu'à cette époque, les Arabes étaient à la pointe du progrès scientifique. Ils avaient des connaissances en médecine, en chimie ou en astronomie que les Européens n'acquerraient que plusieurs siècles plus tard ! En somme, la barbarie, en ce début du Moyen Âge, était du côté de l'Occident.

Assis au quatrième rang, Ali Ali écoutait la leçon d'une oreille distraite. C'était un de ces collégiens longilignes qui donnent l'impression de ne pas savoir quoi faire de leur propre carcasse. Il portait une paire de baskets de pointure 42 et un survêtement blanc orné de rayures noires. Son pantalon, trop court pour lui, s'arrêtait au-dessus de ses chevilles et sa veste était fermée par une épingle à nourrice depuis que sa fermeture éclair s'était bloquée à mi-chemin. Son nom et son prénom, Ali Ali, étaient identiques en raison d'un malentendu survenu au service de l'état civil lorsque son père, un

Irakien réfugié en France, était venu l'enregistrer. Lorsque le fonctionnaire en charge de son dossier lui avait demandé quel était le prénom de son fils, M. Ali n'avait pas compris sa question et avait répété « Ali », ce qui, de ce fait, était devenu le prénom officiel de l'enfant.

Depuis le début du cours d'histoire, Ali était occupé à observer la jeune fille aux cheveux blonds qui était assise devant lui. Elle s'appelait Olympe de Staël. Il comptait le nombre de fois où elle ramenait derrière son oreille une mèche échappée de son chignon. Son record, établi trois jours plus tôt durant un cours de mathématiques, s'élevait à vingt-sept fois en une heure. Il traça un trait dans son livre de bord, un petit carnet à couverture rouge qu'il emportait partout avec lui. Sa voisine, Mina Sitruk, surprit son geste.

- Qu'est-ce que tu es en train de faire ? lui demanda-t-elle.
- Moi ? Rien du tout... répondit-il aussitôt.
- Ne mens pas ! Je t'ai vu écrire quelque chose dans ton carnet.
- Occupe-toi de ce qui te regarde, d'accord ?

Mina haussa les épaules. Petite et menue, elle avait des cheveux châtain en bataille et des yeux verts que des lunettes rondes encadraient comme des hublots. Sa manie de se mêler sans cesse des affaires des autres et d'avoir sur tous les sujets un avis catégorique avait le don d'agacer ses camarades de classe, et Ali, dans des moments comme celui-ci, regrettait de l'avoir laissée s'asseoir à côté de lui le jour de la rentrée.

– C'est ainsi que les Arabes, poursuivit M. Jolivet, ont introduit en Europe le chiffre zéro...

La sonnerie qui marquait la fin de l'heure de cours retentit dans le couloir.

– Très bien. Vous pouvez ranger vos affaires. Nous continuerons ce chapitre la semaine prochaine !

Ali voulut prendre sa trousse pour la ranger dans son cartable, mais elle lui glissa des mains et tomba au sol. Lorsqu'il se baissa pour la ramasser, il entendit Olympe murmurer à l'oreille de son voisin :

– Tu as entendu ? Ce sont les Arabes qui ont inventé le zéro : ce n'est pas étonnant qu'ils aient toujours de mauvaises notes !

Le garçon, un dénommé Pierrick Vasseur, éclata d'un rire servile. Ali se sentit blêmir. Son estomac se contracta comme si un poing invisible venait de le frapper dans le ventre. Il resta sans doute plus d'une minute prostré sous sa table, car quand il finit par se relever, tous ses camarades avaient quitté la salle. M. Jolivet, debout derrière son bureau, était en train de ranger un livre dans sa sacoche. Surpris, il leva les yeux vers Ali.

– Je peux faire quelque chose pour vous ? lui demanda-t-il.

– Je... Non. C'est... Tout va bien.

– Si c'est le cas, un jour, déclara le professeur avec un sourire amical, n'hésitez pas !

– Oui. Merci. Au revoir !

Cinq minutes plus tard, Ali était en train de mesurer en nombre de pas la distance qui séparait la porte du bâtiment A de celle des toilettes des filles. Il s'était mis en tête de cartographier la cour du collège et, par conséquent, passait la plus grande partie de chaque récréation à arpenter l'asphalte dans tous les sens en notant des chiffres dans son carnet. Il avait compté treize pas quand il aperçut Olympe au centre d'un petit groupe. Il se cacha derrière un marronnier pour pouvoir l'observer sans être vu. Elle s'approcha de Pierrick et lui dit quelque chose qu'Ali ne parvint pas à entendre. Le garçon, qui portait ce jour-là une chemise en lin et un pantalon en velours du dernier chic, ramassa quelques marrons sur le sol, puis il se dirigea d'un pas nonchalant vers le muret d'enceinte. Ali le suivit du regard. Arrivé devant la grille en fer qui donnait sur la rue de la Mairie, il lança trois marrons à travers les barreaux. Les deux premiers manquèrent leur cible, mais un fracas métallique indiqua que le troisième avait fait mouche. Pierrick revint en courant vers ses camarades qui s'éparpillèrent dans la cour en gloussant.

Ali s'approcha à son tour de la grille. De l'autre côté de la rue, le vieil Omar, un mendiant aveugle que les habitants du quartier ne connaissaient que sous ce nom, était à genoux sur le trottoir. La boîte de conserve qui lui servait de sébile était renversée, et il tentait de retrouver à tâtons les pièces de monnaie éparpillées autour de lui. Le marron de Pierrick, lui, avait roulé jusqu'au caniveau.

Ali se demanda quelles circonstances avaient conduit le vieil Omar à vivre de la mendicité. Avait-il eu de mauvaises notes quand il était au collège ? Il était plongé dans ses réflexions quand une voix le fit sursauter.

– Qu’est-ce qu’il s’est passé ?

Mina, les bras croisés, se tenait debout à côté de lui. Elle avait revêtu, pour sortir dans la cour, une veste à carreaux rouges et noirs qui avait sans doute été à la mode vingt ans plus tôt. Ali, de mauvaise grâce, lui raconta la scène à laquelle il venait d’assister.

– Pierrick Vasseur... dit-elle avec une grimace de dédain. Ce type est vraiment le dernier des crétins ! Qui lui a soufflé cette brillante idée ?

– Pourquoi veux-tu que quelqu’un...

– Ne me fais pas rire, l’interrompit-elle. Pierrick n’a jamais pris une seule initiative de sa vie. Il a autant d’imagination qu’une coquille Saint-Jacques !

Au fond de lui, Ali savait qu’elle avait raison, mais le petit air supérieur qu’elle arborait en toutes circonstances lui portait sur les nerfs. Par ailleurs, plusieurs de leurs camarades étaient en train de les observer, il ne voulait surtout pas leur donner l’impression qu’il était son ami.

– Tu n’as qu’à le lui demander toi-même, répondit-il en haussant les épaules. Je n’ai rien à voir avec cette histoire, moi...

– Bien sûr. C’est pour cette raison que tu n’es pas intervenu !

Ali se sentit rougir. S’il avait interpellé Pierrick avant que celui-ci lance son troisième marron, les événements auraient sans doute pris une autre tournure, et le vieil Omar ne serait pas en train de ramasser sa maigre fortune sur un trottoir crasseux, mais cette possibilité ne lui était tout simplement pas venue à l’esprit.

– Défendre un mendiant n’est peut-être pas dans tes habitudes, reprit Mina d’un ton hautain, mais pour un de tes compatriotes, tu aurais pu faire une exception !

– Qu’est-ce que tu racontes ? demanda Ali en fronçant les sourcils.

Il avait toujours pensé que le vieil Omar était originaire d’Afrique du Nord, comme la plupart des Arabes qu’il avait rencontrés en

France. Mina imaginait sûrement, comme de nombreux Occidentaux, que l'Arabie était un seul et unique pays qui s'étendait du Maroc au Yémen.

– Ben... Il est irakien, répondit-elle comme si c'était une évidence. Comme toi. Tu ne le savais pas ?

– Je... Non.

Ali s'éloigna en marmonnant une vague excuse, mais avant de reprendre ses travaux de cartographie, il se retourna vers le mendiant qui, entretemps, avait repris sa place habituelle. Son visage, en partie masqué par une barbe blanche, était empreint de sérénité, et malgré les taches sombres qui maculaient par endroits sa robe et son turban, on ne pouvait pas lui dénier une certaine noblesse.

## CHAPITRE 2

### LE SINGE EN PELUCHE

Ali vivait avec son père Tarek dans un petit appartement, au cinquième étage d'une tour qui en comptait huit. Ce jour-là, de retour du collège, il posa son cartable dans le vestibule puis il entra dans la cuisine. Le réfrigérateur, un modèle des années 1950, ronflait comme un animal endormi. Selon le dernier classement qui figurait dans son carnet, les trois boissons préférées d'Ali étaient, par ordre de préférence, le lait-grenadine, le diabolo-menthe et le jus d'abricot. Il sortit du réfrigérateur un carton de lait et une bouteille de sirop puis il se prépara un verre d'un cocktail rose pâle avec lequel il passa dans le salon.

Le décor, dominé par des nuances de gris et de beige, avait quelque chose de sinistre. Les murs constellés de crottes de mouche étaient ornés d'un calendrier des postes et d'une carte du Tour de France. Seule une lampe, surmontée d'un abat-jour orange à fanfreluches marron, apportait à la pièce une note de fantaisie. Ali s'arrêta devant le vaisselier et contempla une photographie qui trônait au milieu d'un service à thé. Elle était entourée d'un cadre en acajou. Sur l'image, il n'avait pas plus de deux ans. Il tenait dans ses bras un petit singe en peluche qu'il avait baptisé Monsieur. Ses parents, qui posaient à ses côtés, souriaient à l'objectif comme si rien de grave ne pouvait leur arriver. Jamais.

Ali passa dans sa chambre. Cela faisait un certain temps qu'il n'avait pas vu Monsieur. Depuis le jour où la photographie avait été prise, le petit singe avait perdu un de ses yeux en verre et sa fourrure râpée s'était couverte de plaques blanches, mais Ali avait toujours refusé de s'en séparer. Il inspecta son bureau, sur lequel sommeillait un ordinateur antique, puis l'étagère où il rangeait ses collections de piles mortes et d'ampoules grillées. En vain. Monsieur était introuvable. Les piles, qu'Ali récupérait dans des postes de radio ou des réveille-matin, étaient rangées dans des pots en verre par ordre de

tension. Un jour, son père lui avait reproché de n'amasser que des objets inutiles. Il lui avait répondu que les timbres, à partir du moment où ils étaient affranchis, ne servaient à rien non plus, ce qui n'empêchait pas des milliers d'enfants de les collectionner.

La porte d'entrée claqua. Tarek Ali était revenu de son travail. Il exerçait la profession de chauffeur de taxi et passait ses journées à sillonner la ville à bord d'une Peugeot 404 jaune et noire. On reconnaissait l'homme qui souriait dans le vaisselier, mais son visage s'était émacié tandis que ses cheveux et sa moustache avaient viré au gris anthracite. Il enleva son blouson en cuir puis il se laissa tomber sur le canapé. Ali passa la tête par la porte de sa chambre.

– Salut, Papa ! lança-t-il. Dis... Tu n'aurais pas vu Monsieur, par hasard ?

– Monsieur qui ?

– Monsieur. Juste Monsieur. Tu sais... Mon singe en peluche !

– Ah... Si, répondit Tarek sur un ton faussement désinvolte. Je l'ai descendu à la cave.

– Quoi ? s'écria Ali.

– Tu m'as très bien entendu.

– Mais... Pourquoi ?

Tarek poussa un long soupir.

– Écoute, dit-il d'une voix lasse. Tu ne crois pas que tu es trop grand pour jouer avec un animal en peluche ?

– Je ne joue pas avec lui... protesta Ali.

– Tu lui parles. C'est encore pire ! Crois-moi : ce n'est pas en fréquentant des amis imaginaires que tu t'en sortiras, dans la vie. Tu dois enfin apprendre à affronter la réalité.

Ali écarquilla les yeux. Il ne comprenait pas en quoi Monsieur pouvait représenter un danger pour lui – ni pour qui que ce soit, d'ailleurs.

– Je... Ce n'est pas un ami imaginaire, bredouilla-t-il. C'est juste... Un souvenir. Quelque chose qui me rappelle... Tu sais...

Il tourna la tête vers le vaisselier, où Monsieur, dans son cadre en acajou, semblait suivre leur conversation avec intérêt. Tarek suivit son regard.

– Justement : le passé, c’est le passé, martela-t-il. Il serait peut-être temps que tu commences à en faire le deuil ! Nous sommes en 20.. et nous vivons en France. C’est tout ce qui compte. Quant à ce singe, c’est un objet. Tu m’as compris ? Juste un objet. Rien de plus.

Il avait presque crié ces derniers mots. Ali le dévisagea avec une surprise mêlée de crainte. Son père n’était pas un homme particulièrement chaleureux, mais il était rare qu’il se mette en colère et plus rare encore qu’il hausse la voix de cette façon. En règle générale, quand quelque chose le contrariait, il se contentait de marmonner à mi-voix des paroles incompréhensibles. Il s’aperçut sans doute qu’il s’était laissé emporter car il adopta ensuite un ton plus conciliant.

– Tu sais... C’est pour ton bien que je te dis ça. Je veux juste...

Il posa la main sur l’épaule d’Ali.

– Je veux juste que mon fils devienne quelqu’un, poursuivit-il. Quand on rêve trop ou trop longtemps, on finit chauffeur de taxi !

– Il n’y a pas de honte à...

– Tu vois ce que je veux dire. Je veux que tu penses à ton avenir.

– Oui, Papa, murmura Ali en hochant la tête.

Tarek parut soulagé. Il tapota l’épaule de son fils puis il se rendit dans la cuisine pour préparer le dîner, comme il le faisait chaque soir.

– Tout s’est bien passé, au collège ? demanda-t-il d’une voix forte que couvrait en partie le cliquetis des ustensiles.

Ali envisagea un instant de lui parler des plaisanteries douteuses d’Olympe de Staël, mais il estima finalement que le moment n’était pas opportun.

– Oui, oui.

Le grésillement d’une flaque d’huile dans une poêle à frire s’échappa de la cuisine. Ali attendit quelques secondes avant de continuer.

– Au fait... On m’a raconté que le vieil Omar était irakien, lui aussi.

– Qui ?

– Le vieil Omar, répéta Ali. Tu sais... Le mendiant aveugle de la rue de la Mairie. Tu étais au courant ?

Soudain, un fracas de vaisselle cassée retentit.

– Papa ? appela Ali.

Inquiet, il se précipita dans la cuisine pour voir ce qu'il s'était passé. Il trouva son père en train de contempler les morceaux d'un saladier en verre qui jonchaient le carrelage en damier.

– Ne t'occupe pas d'Omar Al-Khatib, dit Tarek d'une voix sourde. C'est un vieux fou !

Ali, surpris, ne trouva rien à répondre.

– Aide-moi plutôt à ramasser tous ces débris, ajouta son père en soupirant.

À cet instant, l'avertisseur sonore d'un train retentit dans le lointain comme une note de trompette mélancolique.

## CHAPITRE 3

### LA LEÇON DE POÉSIE

Il était 8h50 quand Ali pénétra dans l'enceinte du Collège Galland. Il sentit sur son visage quelques gouttes de pluie et se dirigea vers le bâtiment D en pressant le pas. Dans cette partie de l'édifice, les mosaïques de briques et les balustrades en fer de style Art Nouveau cédaient la place à des structures de verre et d'acier. Ali traversa un couloir parcouru de tuyaux de différents diamètres qui évoquaient davantage une usine qu'une école, puis il gravit l'escalier qui conduisait au premier étage. Son cours de français avait lieu dans la salle D103. Cependant, lorsqu'il atteignit la dernière marche, il s'immobilisa. Olympe était en train de discuter avec une camarade devant la porte de la salle. Elle avait troqué la robe bleu marine qu'elle portait la veille pour un pull-over blanc et un pantalon beige qui lui allaient à merveille. Ali posa un genou à terre et fit semblant de refaire les lacets de ses baskets jusqu'à ce qu'elles se décident à entrer. Depuis quelques jours, il évitait de s'approcher d'Olympe. Ne rien voir et ne rien entendre est encore la meilleure façon de s'épargner toute déception.

Le cours avait débuté depuis environ un quart d'heure quand la sentence tomba.

– M. Ali... Au tableau !

La voix de M. Vinogradoff, le professeur de français, résonna dans un silence de mort. Ali, le visage blême, se leva de sa chaise et s'approcha de l'estrade d'un pas hésitant. La plupart des autres élèves restaient impassibles, mais certains ne parvenaient pas à cacher leur soulagement. Leurs demi-sourires n'exprimaient aucune solidarité. Juste le plaisir lâche de voir le malheur s'abattre sur quelqu'un d'autre que soi.

– Très bien, dit M. Vinogradoff. Récitez-moi le poème de Victor Hugo que je vous avais demandé d'apprendre pour aujourd'hui !

Il parlait d'une voix métallique en détachant chaque syllabe avec soin. C'était un homme de quarante-cinq ans au visage de belette

couronné de cheveux roux. Il joignit ses mains à la hauteur de son menton et ferma les paupières à demi. Ses doigts étaient fins et blancs. Des doigts de pianiste ou d'assassin.

– Nous vous écoutons, murmura-t-il.

Ali avala sa salive, puis il récita :

– Dans la plaine / Naît un bruit. / C'est l'haleine / De...

– Arrêtez !

Surpris, Ali tourna la tête. Le professeur de français avait levé la main gauche.

– Votre diction est épouvantable, cracha-t-il. On dirait que vous récitez une liste de courses ! Je vous en prie... Faites un effort. Il s'agit quand même d'un chef d'œuvre de la littérature française !

Ali reprit en tentant de donner à sa voix une intonation expressive.

– Dans la plaine / Naît un bruit. / C'est l'haleine / De la nuit. / Murs, ville, / Et port, / Asile / De mort, / Mer grise...

– Non, l'interrompit à nouveau M. Vinogradoff.

– Quoi ?

– Non, non et non. Est-ce que vous vous écoutez ? « Mer, ville, / Et port... »

Le professeur avait prononcé ces derniers mots en parodiant la diction d'Ali d'une façon grotesque. Quelques rires fusèrent dans la salle de classe.

– Je ne suis pas certain que vous compreniez quoi que ce soit à la poésie romantique, M. Ali, ajouta-t-il d'un ton désapprobateur en le toisant de haut en bas. Ce qui, si vos goûts littéraires se rapportent à vos goûts vestimentaires, n'a rien d'étonnant.

Ali, debout sur l'estrade, sentit une vingtaine de regards détailler son survêtement blanc à rayures noires.

– Je... commença-t-il.

– Silence. Je n'ai pas terminé. Prouvez-moi que vous êtes capable de faire mieux que cette espèce de bouillie !

M. Vinogradoff faisait partie de ces professeurs qui croient aux vertus pédagogiques de l'humiliation et qui pensent que les élèves, quand on les pousse dans leurs retranchements, finissent par se surpasser grâce à une réaction d'orgueil – et le fait que les victimes

de ses sarcasmes, dans la majorité des cas, perdaient confiance en eux et fondaient en larmes avant d'atteindre le moindre résultat ne semblait pas de nature à entamer cette certitude. Il fixa Ali de ses petits yeux noirs.

– Je vous donne une dernière chance, gronda-t-il.

Dans la cour de récréation, le vent sifflait entre les branches des marronniers. Ali déclama d'une voix blanche en regardant ses baskets :

– Dans la plaine / Naît un bruit. / C'est...

– Assez ! explosa M. Vinogradoff. C'est d'une nullité absolue. Que dirait Victor Hugo s'il vous entendait ânonner de la sorte ? Hein ? Pensez-vous qu'il a passé des nuits blanches à composer ce poème pour que le premier imbécile venu le sabote sans vergogne ? Car vous êtes le premier imbécile venu, M. Ali... Vous venez de nous en faire l'éclatante démonstration !

Il se leva de sa chaise, descendit de l'estrade et poursuivit son discours en marchant à grandes enjambées entre les rangées de tables.

– La poésie hugolienne ne se débite pas comme un vulgaire boniment, M. Ali ! Elle se vit. Elle s'habite. Fermez les yeux et laissez-vous gagner par la magie des mots. Imaginez la nuit comme une créature fabuleuse qui étend sur le pays ses tentacules visqueuses...

– Visqueux, dit une voix.

Pendant plusieurs secondes, le silence ne fut troublé que par les gouttes de pluie qui tambourinaient sur les vitres. M. Vinogradoff se tourna lentement vers l'élève qui l'avait interrompu. C'était Mina.

– Je vous demande pardon ?

Ali lui fit signe de se taire. Il n'avait aucune envie qu'elle défie le professeur le plus redoutable du collège alors qu'il se trouvait au tableau, mais elle ne lui prêta aucune attention.

– Visqueux. Sauf votre respect, Monsieur, tentacule est un nom masculin.

M. Vinogradoff s'approcha d'elle et lui demanda d'une voix douce-reuse :

– Dites-moi, M<sup>lle</sup> Sitruk... N'ai-je pas indiqué, lors de mon premier

cours, que les élèves devaient lever le doigt et attendre qu'on leur donne la parole avant d'ouvrir la bouche ?

– Si, répondit-elle en soutenant son regard.

– Si, Monsieur !

– Si, Monsieur...

Elle n'avait pas baissé les yeux, mais sa voix tremblait légèrement. M. Vinogradoff se pencha vers elle. Son visage ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de centimètres du sien.

– N'ai-je pas précisé que cette règle ne souffrirait aucune exception ?

– Si, Monsieur...

– Alors comment se fait-il que j'entende votre voix de crécelle ? hurla-t-il soudain.

Elle se recroquevilla sur sa chaise.

– J'enseigne dans cet établissement depuis plus de quinze ans, poursuivit-il, et je connais toutes les stratégies que les élèves emploient pour se faire remarquer. Toutes. Je vois clair dans votre jeu, M<sup>lle</sup> Sitruk... Vous ne pouvez pas compter sur votre physique pour attirer l'attention de vos camarades, alors vous vous donnez des airs de rebelle, car c'est votre seule chance de devenir populaire. Cependant, ce n'est pas une raison pour perturber MON cours !

Il lui adressa un sourire mauvais.

– Vous me copierez cinquante fois : « Je ne dois pas prendre la parole sans y avoir été invitée », conclut-il. Et, si je peux vous donner un conseil, votre tignasse gagnerait à faire la connaissance d'un peigne !

Quand il regagna son bureau, des larmes brillaient dans les yeux de Mina. Il congédia Ali d'un geste.

– M. Ali, je vous donne 5/20. Et encore... Je suis généreux. L'art de Victor Hugo vous est aussi étranger que l'astronomie l'est à une cuiller à café !

## CHAPITRE 4

### LA CAVE

De l'autre côté. C'était ainsi que les habitants du centre-ville désignaient le faubourg qui s'étendait au-delà du boulevard périphérique. En règle générale, ils accompagnaient ces mots d'un vague mouvement de la main, comme pour indiquer que la visite de ce quartier ne présentait aucun intérêt. C'était là qu'Ali vivait depuis une dizaine d'années. De l'autre côté. Il remonta une rue aux pavés gras jusqu'à la tour imposante dans laquelle il habitait.

Le hall d'entrée était vide. Ali ouvrit la boîte aux lettres qui portait son nom. Elle ne contenait qu'un courrier du Trésor Public. Il s'apprêtait à appeler l'ascenseur pour monter au cinquième étage quand il remarqua que la porte de la cave était entrouverte. Il hésita. Au terme d'une journée aussi éprouvante, la présence de Monsieur, son singe en peluche, l'aurait apaisé, mais son père lui avait interdit de se rendre seul au sous-sol. Finalement, la curiosité l'emporta : il s'était toujours demandé ce qu'étaient devenus les objets qu'il avait vus disparaître de leur appartement au fil des années : l'horloge, le tourne-disque, le téléphone à cadran... Il sortit son carnet de la poche de sa veste avec l'intention de faire l'inventaire de la cave.

Il alluma la lumière et descendit les marches qui conduisaient au niveau inférieur. L'air était humide et les parois étaient couvertes de salpêtre. Il emprunta un couloir orné de toiles d'araignée jusqu'à une porte en bois qui portait le numéro « 52 ». Il s'empara d'une clé qui était cachée sous une brique puis il la fit jouer dans la serrure.

La cave de la famille Ali était remplie d'un fatras d'objets poussiéreux : un poste de radio, une machine à coudre, une lampe de chevet, un tapis oriental, un landau... Ali entreprit de fouiller dans ce bric-à-brac à la recherche de Monsieur, mais au bout d'une minute, la lumière s'éteignit brusquement.

– Oh non, pesta-t-il. Une panne de courant !

L'installation électrique de l'immeuble datait des années 1950, et les plombs sautaient pour un oui ou pour un non. Ali était en train de

chercher la poignée de la porte à tâtons quand sa main entra en contact avec un cylindre métallique. Une lampe de poche. Il l'alluma, sans se douter que ce simple geste allait changer le cours de son existence.

Aussitôt, une lumière vive l'éblouit. Il se protégea les yeux avec l'avant-bras. Quand il le baissa, quelques secondes plus tard, il vit devant lui un petit homme rond aux oreilles pointues. Il était torse nu et son ventre replet se balançait doucement à chacun de ses mouvements. Ali remarqua avec stupeur que son corps émergeait du faisceau de la lampe. Le petit homme lui sourit.

– Salam aleikum ! s'exclama-t-il.

– Qui... Qui êtes-vous ? lui demanda Ali.

– Je m'appelle Baltur.

– Vous êtes... Un ange ?

– Hum... Non, répondit le petit homme après un temps de réflexion. D'un point de vue technique, je suis plutôt un génie.

– Et... Vous êtes venu m'annoncer quelque chose ? hasarda Ali.

– Moi ? Non. Quelle drôle d'idée... Tu ne sais pas ce qu'est un génie ?

Ali fit mine de chercher dans sa mémoire, mais en réalité, il n'en avait pas la moindre idée. Jamais son père ne lui avait parlé de ce type de créature. Il se prit à espérer que son interlocuteur était aussi inoffensif qu'il paraissait l'être.

– Un génie, dit Baltur en levant l'index, est une créature magique qui habite un objet et qui réalise les vœux de l'être humain qui l'invoque.

Une partie de l'esprit d'Ali refusait catégoriquement d'admettre ce qu'il était en train de voir et d'entendre, mais une autre partie brûlait d'en savoir plus. Il prit une profonde inspiration.

– Vous vivez... commença-t-il.

– Je t'en prie, l'interrompt le génie. Tu peux me dire « tu » !

– Comme vous... Je veux dire... Comme tu veux. Tu vis dans cette lampe de poche ?

– Oui. À l'origine, je vivais dans une lampe à huile, mais les temps changent. De nos jours, les génies habitent des objets plus modernes.

Des appareils photo, des magnétophones...

– Ou des lampes de poche.

– Ou des lampes de poche !

Ali réfléchit.

– Attends. Si je faisais un vœu, tu pourrais l'exaucer ?

– Oui. Enfin... En principe.

– Tu peux faire revivre quelqu'un qui est mort ? demanda Ali précipitamment

– Ah non, répondit Baltur en levant les deux mains. Un génie ne peut rien contre la mort. C'est l'article n°1 de notre code de conduite.

– Dans ce cas... Je voudrais que tu donnes un nouveau taxi à mon père. Sa Peugeot 404 est sur le point de rendre l'âme !

Le génie se gratta la nuque d'un air embarrassé.

– C'est que... Je ne suis pas très doué en mécanique. Tu ne préférerais pas un chameau ou un éléphant ?

– Non. Merci. Par contre, tu pourrais peut-être lui donner la somme nécessaire à l'achat d'une voiture, non ?

– Hum, toussota Baltur. Ce sera difficile. Il me manque certains des ingrédients qui entrent dans la composition de l'argent. Bien sûr, je peux les commander, mais je ne les aurai sans doute pas avant une semaine. Ou deux. Le temps qu'on me livre...

Ali formula plusieurs autres vœux : recevoir un nouveau survêtement, obtenir de bonnes notes en français, trouver des piles rares pour sa collection, etc. Hélas, Baltur trouvait à chaque fois une excuse pour se dérober. Quand ce n'était pas une grève des fournisseurs, c'était une conjoncture socio-économique défavorable ou une obscure clause juridique dans son contrat de travail. Ali commençait à douter qu'il soit capable d'accomplir quoi que ce soit quand Tarek fit brusquement irruption dans la salle.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ? cria-t-il.

Baltur disparut aussitôt à l'intérieur de la lampe de poche. Ali se tourna vers son père.

– Papa, s'exclama-t-il, je viens de rencontrer un génie !

Tarek le regarda en fronçant des sourcils.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? lui demanda-t-il d'une voix sourde.

– Je suis venu voir où tu avais rangé Monsieur, expliqua Ali. Mais... Tu as entendu ce que je t'ai dit ? Il y a un génie dans cette lampe de poche !

Tarek lui arracha la lampe des mains.

– Ne dis pas de bêtises, répliqua-t-il. Les génies n'existent pas.

– Qu'est-ce que tu en sais ? protesta Ali

– Ce sont des personnages de contes. Des inventions pour enfants.

– Mais enfin, je te jure...

– Tais-toi, ordonna Tarek. Il me semble t'avoir interdit de venir ici. Je te confisque cette lampe jusqu'à nouvel ordre.

– Mais... Pourquoi ? s'écria Ali. Je n'ai rien fait de mal !

Son père parut hésiter pendant quelques secondes.

– Avec cette panne de courant, finit-il par lâcher, tu aurais pu tomber dans l'escalier.

Ils montèrent en silence jusqu'au cinquième étage. Devant la porte de l'appartement, Tarek s'arrêta et soupira longuement.

– Tu as parlé à Omar Al-Khatib ? demanda-t-il à son fils sans le regarder.

Il s'efforçait de parler calmement, mais on pouvait percevoir dans sa voix une tension inhabituelle.

– Non, répondit Ali.

– Très bien, conclut Tarek. Dans ce cas, oublie cette lampe et va faire tes devoirs. L'incident est clos.

## CHAPITRE 5

### F.N.A.P.

Dans le ciel s'amassaient des nuages d'un gris cendre. L'automne approchait, et les feuilles mortes des marronniers couvraient chaque jour un peu plus l'asphalte de la cour de récréation. Ali, son cartable sur le dos, passa le portail du collège. Une journée sans histoire venait de se terminer. Cette fois, cependant, il ne remonta pas la rue de la Mairie en direction de la station d'autobus du même nom comme il le faisait chaque après-midi. Il s'adossa contre le mur d'enceinte couronné de fil barbelé et il attendit que les autres élèves quittent à leur tour le collège. Depuis quelques jours, des panneaux métalliques se dressaient sur le trottoir à proximité du portail. Ils servaient de supports à des affiches électorales qu'un employé municipal était en train de coller. Les habitants de la circonscription devaient se choisir un nouveau député et six candidats tentaient de s'attirer les faveurs des passants grâce à des sourires qui n'auraient pas déparé une publicité pour un dentifrice.

Ali regarda distraitement la première des affiches. Elle représentait une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux blonds et à la peau cuivrée. Il haussa les sourcils. Malgré leur différence d'âge, elle ressemblait de façon troublante à Olympe de Staël. Au même moment, Pierrick Vasseur passa devant le panneau avec un camarade. Ali saisit quelques bribes de leur conversation :

– Non, ce n'est pas sa mère, dit Pierrick d'un ton nonchalant. C'est sa tante, mais elle m'a confié qu'elles étaient très proches, toutes les deux. D'ailleurs...

Ali s'approcha. La partie inférieure de l'affiche était cachée par une mobylette en stationnement, mais on pouvait lire le nom « Caroline de Staël », suivi du signe « F.N.A.P. ». Ali hocha la tête. L'air de famille qu'elle avait avec Olympe n'était donc pas le fruit de son imagination. Derrière son visage au sourire crispé s'étendait un paysage champêtre, une vallée verdoyante au creux de laquelle se dressait le clocher d'un village. Ali se demanda ce que pouvait

signifier « F.N.A.P. ». Fédération Nationale des Amis du Progrès ? Front pour la Naissance d'une Alliance Populaire ? Force Nouvelle d'Action Politique ?

Cinq minutes plus tard, après s'être assuré que personne ne l'observait, Ali traversa la rue en direction du vieil Omar. Le mendiant aveugle était, comme à son habitude, assis en tailleur devant une boîte de conserve où brillaient quelques pièces de monnaie. Sur son visage serein flottait un léger sourire. Ali, le cœur battant, lui adressa la parole.

– Bonjour... commença-t-il.

Il hésita un instant. Ne risquait-il pas, en l'appelant « vieil Omar », de se montrer impoli ?

– ... Monsieur Al-Khatib.

– Bonjour, mon jeune ami, répondit le vieil homme. Tu sais, tu peux m'appeler Omar. Plus personne ne m'appelle autrement depuis des années...

Ses yeux vitreux semblaient fixer Ali. Gêné, celui-ci préféra détourner le regard.

– Est-ce que... bredouilla-t-il. Comment dire... Est-ce que vous connaissez quelque chose à la magie ?

Le visage du mendiant sembla s'éclairer.

– Bien sûr !

– Vraiment ? s'étonna Ali.

– Oui. Regarde.

Omar prit une pièce dans sa boîte de conserve et la montra à Ali en la tenant entre le pouce et l'index. C'était une pièce de 25 dinars représentant, sur le côté face, la forme de l'Irak. Le vieil homme rapprocha ses deux mains. Ali remarqua que ses doigts, malgré son grand âge, étaient encore agiles. Il portait à l'index une bague en métal sur laquelle on pouvait deviner une tête de lion. Pour finir, il posa la pièce dans sa main gauche, puis il ferma le poing et le tendit à Ali.

– Souffle ! ordonna-t-il.

Ali s'exécuta. Lorsqu'Omar ouvrit sa main, la pièce avait disparu.

– Et voilà ! triompha-t-il.

Ali secoua la tête.

– Non, dit-il. Je ne vous parle pas de tour de passe-passe. Je vous parle de véritable magie !

Omar lissa sa barbe blanche sans répondre.

– Écoutez... reprit Ali. Vous n'allez sans doute pas me croire – et je ne vous en voudrai pas, car j'ai du mal à me croire moi-même – mais j'ai parlé à un génie. Un génie qui habite une lampe de poche. Il m'a dit...

– Chut ! souffla Omar.

– Quoi ?

– Nous ne pouvons pas discuter ici.

Le mendiant avait parlé d'une voix douce, mais son ton était catégorique.

– Retrouve-moi demain après-midi, à la même heure, sur la Place des Halles, ajouta-t-il. Tu amèneras ta lampe de poche.

– Et vous...

– C'est d'accord ?

– C'est d'accord. Au revoir, Monsieur... Omar.

– Au revoir, Ali.

Le vieil homme ferma les yeux, comme pour signifier que la conversation était terminée. Ali s'éloigna de quelques pas sans le quitter des yeux et il bouscula quelqu'un qui arrivait en sens inverse.

– Oh, pardon ! s'écria-t-il. Mais...

C'était Mina. Pendant un instant, elle rougit légèrement. Ali la dévisagea d'un air soupçonneux.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il.

– Rien, répondit-elle. Enfin... Je voulais juste savoir si tu accepterais de faire l'exposé d'histoire-géo avec moi.

Ali écarquilla les yeux.

– Quel exposé d'histoire-géo ?

– Celui qu'on doit préparer pour la semaine prochaine ! précisa-t-elle avec une pointe d'agacement dans la voix, comme si c'était une évidence.

Bien sûr. Le matin même, M. Jolivet leur avait demandé de travailler en binômes sur le thème de l'héritage de Charlemagne.

Absorbé par son projet d'interroger le vieil Omar, Ali avait complètement oublié ce devoir.

– Pour le moment, poursuit Mina, je n'ai trouvé personne pour le faire avec moi, alors je me demandais si...

– Euh... balbutia Ali. Oui... Si tu veux.

– Parfait ! conclut-elle. Rendez-vous chez moi samedi après-midi. Je t'ai noté l'adresse.

Elle lui fourra dans la main le papier d'emballage d'une plaque de chocolat sur lequel était écrit : « 9 rue des Acacias ».

Elle s'éloigna d'un pas rapide. Ali la suivit du regard en se demandant si elle avait surpris la fin de sa conversation avec Omar. De toute façon, elle n'aurait rien appris d'important, sinon que... Soudain, il sursauta. Omar l'avait appelé Ali, alors qu'il ne s'était pas présenté. Comment avait-il appris son prénom ? Il se retourna pour lui poser la question, mais l'emplacement où se trouvait le mendiant une minute plus tôt était vide.

Ali inspecta les environs sans parvenir à retrouver sa trace. De l'autre côté de la rue, l'employé municipal avait terminé son travail et la mobylette stationnée devant le premier panneau avait disparu. À présent, l'affiche de Caroline de Staël était entièrement visible. Sous son nom s'étalait, en lettres blanches sur fond bleu, le slogan : « Pour la défense de l'Occident » – et juste en dessous, en plus petits caractères : « Non aux invasions barbares ! ».

« F.N.A.P. ». France Nostalgique de son Ancien Prestige ? Famille, Nature, Art et Patrie ?

## CHAPITRE 6

### LA LAMPE ET LE TÉLÉPHONE

Le lendemain après-midi, à l'issue de sa dernière heure de cours, Ali se hâta de rejoindre la Place des Halles où Omar lui avait donné rendez-vous. C'était un jour de marché, et les étals couverts de cageots de fruits et de légumes, de caisses de poissons et de fruits de mer, de chapelets de saucisses et de montagnes de pâté formaient un véritable dédale. Ali chercha Omar pendant plusieurs minutes dans la foule qui se pressait dans les allées avant de le trouver. Il était assis sur un banc au pied d'un érable et nourrissait un groupe de pigeons. Ali s'approcha, mais avant qu'il ait prononcé le moindre mot, Omar se tourna vers lui.

– Bonjour, Ali ! dit-il d'une voix enjouée.

– Bonjour, répondit Ali. Je peux vous poser une question ?

– Bien sûr !

– C'est la deuxième fois que vous m'appellez Ali. Comment se fait-il que vous connaissiez mon prénom ?

Omar sourit malicieusement.

– L'explication est simple, et elle n'a rien de magique, si c'est ce qui te tracasse. Comme tu le sais, je passe mes journées assis en face du Collège Galland. Au fil des récréations, j'ai l'occasion d'apprendre beaucoup de choses...

Soudain, son visage se fit plus grave.

– As-tu apporté la lampe ? demanda-t-il à mi-voix.

– Oui, répondit Ali.

– Dans ce cas, suis-moi !

C'était un miracle qui avait permis à Ali de retrouver la lampe de poche que Tarek lui avait confisquée. Il se doutait qu'elle était cachée dans un endroit auquel il n'avait pas accès facilement, mais quand, après avoir fouillé en vain dans tous les tiroirs de la cuisine et du salon, il avait voulu entrer dans la chambre de son père, il avait constaté que la porte était fermée à clé. Par dépit, il avait frappé le panneau en bois avec la paume de sa main.

– Qu'est-ce que je vais pouvoir dire à Omar Al-Khatib ? avait-il murmuré.

Aussitôt, la porte s'était ouverte, comme par enchantement. Ali était entré. La chambre sentait le cuir et l'eau de toilette au chèvrefeuille. Ali n'avait eu besoin que de quelques minutes pour trouver la lampe au fond d'un des tiroirs de la table de nuit. Il s'en était emparé en se promettant de la remettre à sa place avant le retour de son père et il était sorti.

Omar le conduisit jusqu'à un terrain vague séparé de la rue par une palissade de planches. À l'horizon se dessinait, surplombant la masse sombre des immeubles, la silhouette d'une grue de chantier. Omar et Ali se frayèrent un chemin dans les herbes folles jusqu'à un tas de sable à l'abandon. Le vieil homme était resté silencieux depuis leur départ de la Place des Halles, et il ne sembla se souvenir de la présence de son compagnon qu'une fois arrivé devant la porte d'une vieille caravane.

– Bienvenue chez moi ! s'exclama-t-il

Ali, partagé entre l'inquiétude et la curiosité, le suivit à l'intérieur. Le décor évoquait un cabinet d'alchimiste. La table de la cuisine était couverte de fioles, de cornues et de serpentins, tandis que les étagères fixées aux murs étaient remplies de pots en terre étiquetés avec soin. Un miroir au cadre doré trônait au-dessus du buffet, mais de multiples détails, du papier journal qui obturait un carreau cassé à la casserole rouillée dans laquelle des gouttes d'eau tombaient du plafond, donnaient à l'ensemble un aspect misérable.

D'un geste de la main, Omar invita Ali à s'asseoir.

– À présent, dit-il, montre-moi cette lampe !

Ali sortit la lampe de poche de son cartable. Omar la caressa et la soupesa pendant plusieurs secondes avant de l'allumer. Comme la première fois, Baltur apparut dans un éclair blanc.

– Salam aleikum ! claironna-t-il.

Ali n'avait pas pu s'empêcher de sursauter. Après tout, ce n'était que la deuxième fois de sa vie qu'il se trouvait en présence d'un génie. Omar, en revanche, n'avait laissé paraître aucune surprise.

– Wa aleikum salam, répondit-il d'une voix tranquille.

Ali lui raconta d'une voix précipitée que le génie lui était apparu dans une cave quelques jours auparavant, mais qu'il n'avait été capable d'exaucer aucun de ses vœux.

– Je connais ce génie, dit Omar. Il se nomme Baltur. C'est un serviteur loyal...

Un sourire illumina le visage du génie.

– Merci, Maître Omar, répliqua-t-il en se rengorgeant.

– Mais il ne dispose que de pouvoirs mineurs, poursuivit le vieil homme.

Le sourire du génie se changea en grimace.

– « Maître Omar » ? s'étonna Ali. Comment...

– Tu vois, le coupa Omar, il existe toutes sortes de génies. Certains sont très puissants, tandis que d'autres ne peuvent accomplir que des tâches simples. De la même façon, certains sont capables d'exaucer un nombre illimité de vœux, tandis que d'autres ne sont capables d'en exaucer que deux ou trois.

Il marqua une pause de quelques secondes.

– Cependant, reprit-il, la valeur d'un génie ne dépend pas uniquement de l'étendue de ses pouvoirs. Elle dépend aussi et surtout de la confiance qu'on peut lui accorder. En effet, les génies les plus puissants ont parfois la fâcheuse tendance à se considérer comme leurs propres maîtres, et à imposer leur volonté à celui ou celle qu'ils sont censés servir. De ce point de vue, Baltur, quelles que soient ses limites, est un bon génie. N'hésite pas à faire appel à lui. Qui sait... Il pourrait te rendre service un jour !

– Le problème, objecta Ali, c'est que je ne peux pas garder cette lampe de poche. Mon père me l'a confisquée et je dois absolument la ranger dans sa table de nuit avant son retour.

Omar se caressa la barbe.

– Je vois, murmura-t-il. Il y a une peut-être une solution : la transmigration !

– La... Quoi ? demanda Ali.

– Les génies habitent un objet, expliqua Omar, mais ils peuvent en changer. C'est ce qu'on appelle la transmigration.

– Ils peuvent déménager quand ils le veulent ? s'étonna Ali.

– Non. Bien sûr que non. Si c’était le cas, on ne saurait jamais où les trouver. Ils ne peuvent transmigrer que si la personne qui les a invoqués leur en donne l’ordre. As-tu un autre objet sur toi ?

– Euh... Oui.

Ali sortit de sa poche un téléphone portable. C’était un vieux modèle, aussi lourd et encombrant qu’un talkie-walkie. Omar le prit dans sa main et afficha un sourire satisfait.

– Ce sera parfait, dit-il. Baltur, je te présente ta nouvelle maison !

Une boule lumineuse s’échappa de la lampe de poche et voltigea pendant quelques instants dans la cuisine de la caravane avant de fondre sur le téléphone. Ali approcha prudemment son visage de l’appareil.

– Est-ce que ça a marché ? demanda-t-il.

– Tu n’as qu’à essayer, répondit Omar en haussant les épaules.

Ali alluma le téléphone. Le logo du fabricant s’afficha pendant quelques secondes, puis le nom « Baltur » apparut en lettres noires sur un fond blanc. La voix du génie s’échappa du haut-parleur.

– Salam aleikum ! claironna-t-il à nouveau. Que puis-je faire pour vous ?

– Rien, répondit Ali. C’est... Ce n’était qu’un test.

Omar se leva et versa de l’eau dans une bouilloire.

– À présent, tu peux remettre la lampe de poche à sa place, dit-il. Elle ne t’est plus d’aucune utilité.

Fasciné, Ali contempla l’écran du téléphone qui venait de s’éteindre automatiquement.

– Je voulais vous poser une autre question... commença-t-il.

– Je t’écoute.

– Les génies sont-ils les seuls à posséder des pouvoirs magiques ?

## CHAPITRE 7

### 9 RUE DES ACACIAS

C'était un samedi froid et maussade. Il ne s'était pas arrêté de pleuvoir depuis le matin. Ali, vêtu d'un ciré jaune, remonta la rue des Acacias. Le trottoir était maculé de flaques d'eau dans lesquelles son reflet se brouillait à chaque pas. Il s'arrêta devant le portail du n° 9. C'était une maison du XIX<sup>e</sup> siècle ornée de pignons et de tourelles qu'entourait un petit jardin. Ali emprunta le sentier qui traversait la pelouse, puis il monta les marches du perron et sonna à la porte. La dame qui lui ouvrit avait des cheveux gris coiffés en chignon et portait des lunettes aux montures épaisses. Ali supposa qu'il s'agissait de M<sup>me</sup> Sitruk.

- Vous désirez ? demanda-t-elle en le toisant de la tête aux pieds.
- Bonjour, Madame ! répondit Ali. Je viens voir Mina.
- Vous désirez ? se borna à répéter M<sup>me</sup> Sitruk – si c'était-elle.
- C'est pour un exposé d'histoire-géographie.

La dame grimaça un sourire et lui fit signe d'entrer. Le décor du vestibule avait un aspect vieillot. Un vase en faïence rempli de fleurs séchées faisait face à un tableau représentant une nature morte. Ali était en train d'accrocher son ciré à un porte-manteau quand Mina descendit l'accueillir.

- Salut, Ali ! s'écria-t-elle joyeusement. Merci d'être venu.

La chambre où elle le conduisit se trouvait au deuxième étage, juste sous le toit. Son plafond était en partie incliné et son unique fenêtre donnait sur la rue.

- Installe-toi, dit-elle, j'arrive tout de suite !

Ali examina la pièce. Les murs étaient décorés d'affiches de spectacles et les meubles étaient surmontés de bibelots étranges, tels que des figurines d'animaux ou des poupées aux robes multicolores. Il était en train d'inspecter une armoire quand une voix le fit sursauter :

- Attention !

Mina l'avait rejoint et le regardait d'un air inquiet.

- Ne t'approche pas de cette armoire, l'avertit-elle.

- Pourquoi ? s'étonna Ali.
- Un dibbouk est enfermé à l'intérieur, répondit-elle en baissant la voix.
- Quoi ?
- Un dibbouk. L'esprit d'un mort qui n'a qu'un désir : prendre possession du corps d'un vivant !
- Soudain, Mina éclata de rire.
- Très drôle... grommela Ali.
- Excuse-moi, hoqueta-t-elle, mais... Si tu avais vu ta tête ! Ha ha ! Tu m'as vraiment cru ?
- Bien sûr que non, répliqua-t-il en haussant les épaules. Je ne crois pas aux contes pour enfants.
- Vraiment ?
- Mina, qui avait retrouvé son sérieux, le fixa en plissant les yeux.
- Alors explique-moi ce que tu faisais hier après-midi sur un tapis volant ! dit-elle lentement.
- Qu'est-ce que tu racontes ? protesta Ali.
- Ne fais pas l'innocent. Je t'ai vu.
- N'importe quoi. Bon, écoute, on a un exposé à préparer, et...
- Mina l'interrompit.
- Le jour où je suis venue te parler pour te proposer de travailler avec moi, expliqua-t-elle, j'ai entendu le vieil Omar te donner rendez-vous le lendemain. Quand tu m'as vue, tu as eu l'air contrarié. J'en ai conclu que tu avais quelque chose à cacher et j'ai voulu en savoir plus. C'est pourquoi, vendredi, je t'ai suivi après les cours.
- Quoi ?
- Tu es allé retrouver le vieil Omar Place des Halles, puis vous êtes allés dans sa caravane où vous êtes restés presque une demi-heure.
- Mais enfin, tu n'as pas le droit ! s'indigna Ali. C'est...
- Laisse-moi terminer, le coupa Mina. Quand vous êtes sortis, le vieil Omar tenait un tapis sous son bras. Il l'a posé devant toi et tu l'as fait voler. Maintenant, c'est à toi de me raconter ce qui s'est passé exactement.
- Et si je refuse ? demanda Ali.
- Mina sortit une carte de visite de sa poche et elle l'agita devant lui.

Elle portait la mention « Tarek Ali – taxi », suivie d'un numéro de téléphone.

– Si tu refuses, minauda Mina, un coup de fil anonyme informera ton père de la façon dont tu occupes ton temps libre !

– Espèce de sale petite...

– Tututut, dit-elle d'un air réprobateur en plaçant la carte de visite hors de sa portée.

Ali soupira. Il n'avait pas le choix. De mauvaise grâce, il raconta à Mina sa découverte de la lampe de poche, l'apparition de Baltur puis sa rencontre avec Omar.

– Et ce génie... s'exclama-t-elle, les yeux brillants d'excitation. Tu l'as avec toi ? Enfin, je veux dire... Il est ici ?

– Non, répondit Ali. J'ai laissé mon téléphone à la maison. Sa batterie était déchargée.

La déception se peignit sur le visage de Mina.

– De toute façon, poursuivit Ali, il ne sait pas faire grand-chose. Chaque fois que je fais un vœu, il trouve une excuse pour ne pas l'exaucer. Même quand je lui ai demandé un chronomètre pour pouvoir mesurer mon temps de trajet entre la maison et le collège, il m'a dit que c'était impossible. La seule chose qu'il pouvait me fournir, c'était une clepsydre !

– Une... Clepsydre ?

– Une horloge à eau. Comme au Moyen Âge. Tu me vois me promener dans la rue avec une clepsydre ?

– Bon, dit Mina. Tu as accompagné Omar jusqu'à sa caravane. Ensuite, qu'est-ce que vous avez fait ?

– Je lui ai demandé si les génies étaient les seuls à posséder des pouvoirs magiques, raconta Ali. Il ne m'a pas répondu tout de suite. Il est resté songeur pendant un long moment, puis il s'est levé brusquement en disant : « Suis-moi. Je vais te montrer quelque chose ! ». Il a pris dans un coffre un vieux tapis et on est sorti de la caravane. Le terrain vague était désert.

– Enfin, presque, objecta Mina en souriant. J'étais cachée derrière un arbre.

– Omar a posé le tapis devant moi, continua Ali comme s'il n'avait

rien entendu, et il m'a ordonné de monter dessus. Je lui ai obéi. Ensuite, il m'a demandé de fermer les yeux et de me concentrer pour le faire léviter. Je lui ai répondu que c'était impossible. Il a insisté. J'ai donc essayé.

– Et alors ?

– Pendant plusieurs minutes, il ne s'est rien passé du tout. J'étais sur le point d'abandonner quand soudain, j'ai senti que je m'élevais de quelques centimètres. J'ai baissé la tête. Le tapis flottait au-dessus du sol ! Sur le moment, Omar n'a rien dit. Il ne pouvait pas me voir, mais d'une façon ou d'une autre, il a su que j'avais réussi car il a hoché la tête d'un air satisfait.

– Tu as des pouvoirs magiques ! s'écria Mina en battant des mains.

– Oui, soupira Ali. Non. Je ne sais pas. D'après Omar, certaines personnes ont plus de talent que d'autres, mais en principe, tout le monde peut faire de la magie, à condition de travailler suffisamment. C'est comme en musique : on peut naître avec une bonne ou une mauvaise oreille, mais l'essentiel est de savoir l'éduquer.

– Et après ?

– Omar m'a dit : « À présent, tu peux avancer ! ». J'ai placé mes pieds comme sur un skate-board et je me suis penché en avant. Le tapis s'est mis à glisser sur l'air, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. J'ai volé jusqu'à la palissade, puis j'ai tourné à gauche en me penchant sur le côté. Le tapis répondait à chacun de mes mouvements. C'était incroyable ! J'ai fait le tour du terrain vague en prenant de la hauteur, mais tout à coup...

– Tu as perdu l'équilibre, acheva Mina. Je t'ai vu tomber sur le tas de sable.

– Hum, toussota Ali. Je ne sais pas encore très bien manœuvrer...

– N'empêche ! Tu as volé pendant plus de cinquante mètres. Tu te rends compte ? Tu as volé !

– Oui, dit Ali en haussant les épaules. Bon. Quand je me suis relevé, je voyais trente-six chandelles, mais par chance, je n'avais rien de cassé. Omar s'est penché vers moi et me disant que c'était très bien pour un début. Il ajouta que j'avais du potentiel.

– C'est formidable ! commenta Mina.

– Je ne sais pas trop. Il m’a proposé de me donner quelques leçons. Des cours particuliers, en quelque sorte...

– Et tu as tout de suite accepté !

– Non. Je lui ai dit que je devais réfléchir.

– Quoi ? s’exclama Mina. Tu plaisantes... Tu as la possibilité de devenir un mage ! La plupart des gens rêvent d’avoir des pouvoirs !

– C’est dangereux, rétorqua Ali. Sans ce tas de sable, j’aurais pu me tuer...

Mina le considéra d’un air grave.

– Écoute : maîtriser la magie ne t’oblige pas à en faire usage, mais quoi que tu décides à l’avenir, tu as l’occasion de devenir quelqu’un de spécial. Ne...

La porte de la chambre s’entrouvrit et M<sup>me</sup> Sitruk passa la tête dans l’entrebâillement.

– Mina, dit-elle d’une voix sévère, c’est l’heure de ton traitement. Je crois qu’il est temps pour toi de prendre congé de ton invité.

Cinq minutes plus tard, Ali sortit de la maison. Mina l’accompagna sur le perron. Il s’apprêtait à partir quand elle lui souffla :

– Promets-moi que tu vas accepter.

– Je vais voir, répondit-il prudemment. À lundi !

La porte se referma lourdement. Ali regagna la rue des Acacias d’un pas de somnambule, sans prêter attention à la pluie qui continuait de tomber. Il ne savait pas quoi penser de la proposition d’Omar. Mina le pressait d’accepter, mais il la soupçonnait de vouloir vivre des aventures par procuration, pour échapper à l’ennui d’une vie trop étriquée. Tarek, en revanche, s’il était au courant, le presserait de refuser, mais Ali avait pris le parti de lui désobéir quand il avait adressé la parole au vieil homme. La vraie question était : que voulait-il lui-même ?

Devant l’arrêt de bus, le tuyau d’une gouttière crachait un torrent d’eau bouillonnante. Ali se mit à l’abri et consulta le tableau des horaires. Ces colonnes de chiffres solides, objectives, irréfutables, qu’aucune émotion ne semblait pouvoir affecter, lui procurèrent un soulagement passager.

## CHAPITRE 8

### LE MAGE ET LE VIZIR

Depuis le début du mois de décembre, le terrain vague était recouvert d'un épais tapis de neige. Des empreintes de pas dessinaient un chemin vers la caravane dont la cheminée laissait s'échapper des panaches de fumée. À l'intérieur, Omar, vêtu d'un caftan, donnait à Ali sa leçon de magie quotidienne.

– Nous avons passé plusieurs semaines à étudier les objets et les formules magiques, dit le vieil homme. À présent, je te propose de passer au chapitre des élixirs.

Ali remarqua qu'il paraissait soucieux. Depuis le début de leur entrevue, il avait tourné plusieurs fois la tête vers la fenêtre de la caravane sans en expliquer la raison.

– Tout d'abord, poursuivit-il, sache qu'*élixir* est un mot d'origine arabe, tout comme *alcool*, *alambic* ou encore *alchimie* (la discipline qui étudie les transformations de la matière). Il désigne une potion aux propriétés magiques. Certains élixirs permettent de soigner des maladies, d'autres d'inspirer des émotions, mais celui que je voudrais t'apprendre à fabriquer aujourd'hui est un peu particulier. Il s'agit d'un élixir de désenchantement !

– Quels sont ses effets ? demanda Ali, intrigué.

– C'est simple, répondit Omar. Toute personne à qui il est administré, que ce soit par ingestion ou par injection, perd pendant plusieurs heures la faculté de pratiquer la magie.

– Mais... Quel est l'intérêt ?

– Disons qu'il peut être utile de mettre hors d'état de nuire des personnes qui feraient un mauvais usage de leur pouvoir.

– Vous voulez dire qu'il existe d'autres mages ? s'étonna Ali.

– Bien sûr, affirma le vieil homme. Des centaines, peut-être même des milliers à travers le monde !

Sur ces mots, il se leva et commença à fouiller à tâtons les étagères de la cuisine.

– Alors, murmura-t-il. Du miel de jujubier, de l'huile d'arachide, du

lait de chauve-souris... Mes feuilles de laurier. Où ai-je mis mes feuilles de laurier ? Je les ai encore utilisées ce matin !

Il se tourna vers Ali.

– Je vais avoir besoin de ton aide, mon garçon, dit-il.

– Vous voulez que j’inspecte les étagères ? demanda Ali.

– Non, répondit Omar. Je veux que tu consultes pour moi ce miroir magique.

Il montra de l’index le miroir au cadre doré.

– Il a le pouvoir d’enregistrer tout ce qu’il reflète. Approche-toi de lui, s’il te plaît !

Ali se leva et fit quelques pas en direction du buffet.

– Son cadre est équipé de trois boutons, reprit Omar. Est-ce que tu les vois ?

– Oui.

– Très bien. Pour assister à une scène qui s’est déroulée dans le passé, il suffit de presser le bouton de droite. Fais-moi le plaisir de revenir quelques heures en arrière, pour voir ce que j’ai fait de ces satanées feuilles de laurier..

Ali s’exécuta. Le reflet se figea, puis les images commencèrent à défiler à l’envers et en accéléré, comme sur un vieux magnétoscope. Quand il vit son maître avec un bouquet de feuilles dans la main, Ali relâcha le bouton.

– À présent, murmura Omar, décris-moi ce que tu vois.

– Vous êtes seul dans la caravane, dit Ali. Vous lancez quelques feuilles de laurier dans une casserole, puis vous rangez le reste du bouquet dans le placard au-dessus du lavabo.

Ali avait entendu distinctement le bouillonnement de l’eau et le grincement de la porte du placard. Il en conclut que le miroir enregistrerait également les sons.

– Dans le placard, s’exclama Omar. Bien sûr... Pardonne-moi, je suis un peu distrait, ces temps-ci. Enfin, tous les ingrédients sont réunis. Nous allons pouvoir commencer la préparation de l’élixir. Mais avant... Quelle heure est-il ?

– Attendez, dit Ali. Je vais regarder sur mon téléphone.

Aussitôt, la voix enjouée de Baltur grésilla dans le haut-parleur :

– Il est exactement 17 h 02. Est-ce que je peux faire quelque chose d'autre pour vous ?

– Non, répondit Ali. Merci. Ce sera tout.

Déçu, Baltur s'enferma dans un silence boudeur et le téléphone s'éteignit. Omar, de son côté, entreprit de régler un étrange appareil équipé d'antennes et de pavillons.

– Quel est le pouvoir de cet objet ? demanda Ali avec une crainte respectueuse.

– Il capte les ondes électromagnétiques, répondit Omar en souriant. En fait, c'est un simple poste de radio.

Soudain, une voix caverneuse s'échappa d'un des pavillons :

– Caroline de Staël (F.N.A.P.) arriverait en tête au premier tour avec 20,8 % des voix. Son parti, qui prône la défense de la culture occidentale, est en passe de devenir la première force politique du pays. Au Proche-Orient, on est toujours sans nouvelles du Professeur Absalom Oz, trois jours après son spectaculaire enlèvement en plein cœur de Jérusalem. Mis en cause par le Premier ministre israélien, le gouvernement égyptien a nié toute implication des services secrets de son pays dans la disparition du physicien. Sports : lors de la 17<sup>e</sup> journée du championnat de France de football, l'Olympique de Marseille a battu l'AS Saint-Étienne au stade Geoffroy-Guichard sur le score de 2 à 0, tandis que l'Olympique de Lyon...

Omar éteignit le poste.

– Fâcheux, murmura-t-il. Très fâcheux.

– Vous êtes un supporter de l'AS Saint-Étienne ? hasarda Ali.

– Quoi ? Oh... Non. Je ne m'intéresse pas au football.

Il resta silencieux pendant plus d'une minute.

– Je ne sais pas si tu t'en souviens, reprit-il, mais la première fois que tu es venu ici, j'ai évoqué le danger que représentaient certains génies malfaisants. Je crois que le moment est venu te parler de l'un d'eux, un certain Yastoth. Sais-tu qui était Haroun Al-Rachid ?

– Oui, répondit Ali. C'était un Calife. Il vivait à la même époque que Charlemagne.

– C'est exact, approuva Omar. Haroun Al-Rachid régnait à Bagdad à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. C'était l'âge d'or de la civilisation arabe. Les

plus grands esprits de ce temps fréquentaient sa cour. Parmi eux se trouvait un mage du nom de Jabir Ibn Hayyan. Il avait acquis, en échangeant avec des savants et des enchanteurs de tout le monde connu, d'immenses connaissances qui lui valaient le respect de ses pairs et la confiance de son souverain. Hélas, à cette époque, le Vizir Jafar Ben Yahya, qui faisait office de premier ministre, complotait contre le Calife. Il avait réussi à se procurer à prix d'or un livre interdit dans lequel habitait un puissant génie.

– Yastoth ? demanda Ali.

– Yastoth, confirma Omar. Il avait la forme d'une flaque d'encre noire qui changeait à volonté de forme et taille. À la différence d'autres génies, il ne semait pas la terreur par le fer ni par le feu, mais par le mensonge. Comme tu le sais peut-être, la civilisation arabe s'était développée grâce à l'écriture. Or, Yastoth avait le pouvoir de s'immiscer dans les maisons et les palais afin de modifier les textes des avis, des lettres et des livres. Sur ordre du Vizir, il sema le chaos à Bagdad, trompant les philosophes et les scientifiques, entravant le travail de l'administration, dressant les uns contre les autres les parents et les amis. Le désordre était tel que la population, au bout de quelques jours, menaçait de se révolter contre le Calife !

– C'était le plan du Vizir, dit Ali.

– Oui. Heureusement, Jabir comprit que ces troubles avaient une origine magique et il ne tarda pas à identifier le coupable. Un soir, il affronta Yastoth et parvint à le vaincre à l'issue d'un terrible combat. Le génie était à nouveau prisonnier du livre interdit. Le Calife le fit enfermer dans une salle de la bibliothèque du palais sous la surveillance de deux gardes. Cependant, Jabir n'avait pas réussi à confondre Jafar et le Vizir, qui avait conservé son poste, cherchait activement à récupérer son bien.

– Jabir ne pouvait-il pas brûler le livre ? demanda Ali.

Omar secoua la tête.

– Non. Brûler un livre est formellement interdit à un mage, même quand il s'agit d'un livre aussi dangereux que celui-là. On doit combattre le savoir par le savoir, et non par les flammes !

– Oui, murmura Ali. Je comprends.

– Jabir se demandait ce qu’il convenait de faire, poursuivit Omar, quand on annonça l’arrivée à Bagdad d’une ambassade de l’Empereur Charlemagne. Elle avait à sa tête deux chevaliers, Sigismond et Landfried, ainsi qu’un marchand juif du nom d’Isaac d’Arles, qui leur servait de traducteur. Le Calife leur fit bon accueil et leur confia des cadeaux destinés à l’Empereur.

– Oui, dit Ali. M. Jolivet nous en a parlé. Des étoffes, des aromates, un éléphant...

Omar haussa un sourcil.

– M. Jolivet ?

– Notre professeur d’histoire-géographie, expliqua Ali.

– Ah... Ce que ton professeur ignore, cependant, c’est que l’ambassade avait aussi un chargement secret.

– Que voulez-vous dire ?

– Pour éviter que Yastoth puisse être à nouveau invoqué, Jabir partagea le livre interdit en cinq fragments. Il en conserva un et confia à Isaac la mission de remettre les quatre autres à des mages vivant dans des villes que l’ambassade traverserait sur le chemin du retour : Damas, Jérusalem, le Caire et, pour finir, Aix-la-Chapelle.

– Il y avait un mage à Aix-la-Chapelle ? s’étonna Ali.

– Oui, opina Omar. Il s’appelait Alcuin et conseillait l’Empereur. Jabir avait été son condisciple autrefois et il le considérait comme un frère. Hélas, le Vizir apprit par un de ses espions que les ambassadeurs emportaient une partie du livre interdit, et il lança à leurs trousses une bande d’assassins afin de les empêcher d’accomplir leur mission. Sigismond et Landfried furent tués au cours de leur traversée de la Mer Méditerranée, mais Isaac parvint à s’échapper et, en 802, il se présenta à la cour de Charlemagne, où il donna le cinquième et dernier fragment à Alcuin. Le livre interdit dispersé dans cinq villes distantes les unes des autres de centaines voire de milliers de kilomètres, le danger d’un retour de Yastoth était écarté.

Le silence s’installa dans la caravane, jusqu’à ce qu’Ali se décide à reprendre la parole.

– C’est passionnant, fit-il remarquer d’une voix timide, mais je ne vois pas le rapport avec...

– Tu le verras bien assez tôt, l’interrompit Omar. À présent, nous avons à faire. Tu vas préparer l’*élixir de désenchantement* en suivant mes instructions à la lettre. Commence par faire bouillir un demi-litre d’eau...

À la lueur vacillante d’une lampe Pigeon, Ali se mit au travail. De l’autre côté de la fenêtre, la nuit était tombée sur le terrain vague où la neige luisait d’un éclat fantomatique.

## CHAPITRE 9

### LES DEUX PROFESSEURS

– Je ne vous félicite pas !

Du haut de son estrade, M. Vinogradoff regardait ses élèves comme s'ils étaient des taches de sauce tomate sur sa chemise blanche.

– Aucun d'entre vous n'a obtenu plus de 9/20, poursuivit-il.

Des murmures de protestation bruissèrent dans la salle de classe. Le professeur de français se montrait rarement généreux quand il notait les copies, mais le fait que, cette fois, personne n'ait atteint la moyenne témoignait d'une sévérité exceptionnelle. M. Vinogradoff frappa sur son bureau pour rétablir le silence.

– Taisez-vous, tonna-t-il. Si je ne vous ai pas donné davantage, c'est que votre travail ne le méritait pas. Que voudriez-vous ? Que je vous dise que vous êtes formidables ? Que je vous laisse croire que vos torchons sont des chefs-d'œuvre ? Oh, c'est peut-être ce que vos parents vous racontent...

Il ricana silencieusement.

– À la maison, continua-t-il, on vous maintient peut-être dans l'illusion que vous êtes des petits génies, des esprits supérieurs promis à un brillant avenir, mais je ne pense pas qu'on vous rende service en vous abreuvant de bobards !

Ali était en train d'examiner les graffitis gravés sur sa table quand une boulette de papier atterrit devant sa trousse. Il tourna la tête. Dans la rangée voisine, Mina contemplait le plafond comme si elle n'avait jamais rien vu d'aussi intéressant. Ali déplia la boulette. Une phrase était griffonnée à l'encre noire : « Tu as parlé de tu-sais-quoi à tu-sais-qui ? ».

M. Vinogradoff, sur ces entrefaites, avait quitté son estrade.

– Si on vous fait des compliments à tort et à travers, vous ne progresserez jamais. Réfléchissez ! Si les poètes et les romanciers que nous admirons aujourd'hui avaient été applaudis dès leur plus jeune âge, si leurs premiers brouillons avaient été qualifiés de

magistraux par leur entourage, ils ne seraient jamais devenus de grands auteurs. C'est en travaillant, encore et toujours, en remettant cent fois son ouvrage sur le métier qu'on finit – parfois – par avoir du talent. Tenez-vous le pour dit !

Ali déchira le coin d'une feuille et il écrivit à la hâte : « Oui. Il est d'accord pour que tu m'accompagnes la prochaine fois ». Ensuite, il froissa le morceau de papier puis, après s'être assuré que personne ne l'observait, il pointa son index vers lui. La boulette s'éleva de quelques centimètres. Ali sourit. Il maîtrisait de mieux en mieux l'art de la télékinésie, qui consiste à déplacer les objets à distance. Omar serait content de lui. D'un mouvement du poignet, il projeta la boulette vers la table de Mina.

– Vous êtes vexés ? demanda M. Vinogradoff qui, concentré sur son monologue, ne semblait s'être aperçu de rien. C'est parfait. Dans ce cas, prouvez-moi que j'ai tort. Ou plutôt... Prouvez-vous que j'ai tort ! Par amour-propre. Ne cherchez pas à me faire plaisir. Non. Je ne vous demande pas de m'aimer. Vous pouvez même me détester si ça vous chante ! L'important est que vous aimiez la langue française. Cette langue qui... M<sup>lle</sup> Sitruk, donnez-moi ce morceau de papier.

– Quel morceau de papier ? bredouilla Mina.

– Ne me prenez pas pour un idiot, répliqua sèchement le professeur. Je vous ai vue en train de le lire. S'agirait-il d'un billet doux ? On ne sait jamais. Un garçon perspicace a peut-être enfin reconnu l'âme d'élite que dissimulent vos lunettes poussiéreuses et vos cheveux huileux. Montrez-moi vos mains !

Mina obéit à contrecœur. Au même moment, Ali pointa son index vers la boulette qu'elle avait cachée derrière son tube de colle et il la fit discrètement rouler jusqu'au bord de la table. Elle tomba sans un bruit dans son cartable et, lorsque M. Vinogradoff arriva, elle avait disparu.

– Allons, glapit-il. Qu'en avez-vous fait ?

Il inspecta chaque centimètre de la table de Mina, souleva son classeur et fouilla sa trousse, mais il ne trouva rien.

– Vous avez de la chance, lâcha-t-il entre ses dents. La prochaine fois, vous ne vous en tirerez pas à si bon compte !

Tandis qu'il repartait en direction de son bureau, Mina remercia Ali d'un sourire pâle.

Vingt minutes plus tard, la sonnerie du collège retentit, signalant la fin du cours de français. Ali venait de sortir de la salle de classe quand son téléphone sonna. Le nom « Baltur » était affiché sur l'écran. Il porta l'appareil à son oreille.

– Je n'ai pas le droit de téléphoner dans l'enceinte du collège, murmura-t-il. Qu'est-ce que tu veux ?

– La prochaine fois, dit Baltur d'une voix forte, contacte Mina par téléphone, ce sera plus discret qu'une boulette de papier ! C'est vrai... Tu disposes d'une technologie fantastique, et tu ne t'en sers pas.

– Merci pour le conseil. Je m'en souviendrai.

– Tu veux que je lui envoie un message ? Je...

– Non, coupa Ali. Ce n'est pas la peine. À présent, je dois raccrocher. À plus tard.

Ali poursuivit son chemin. Pendant les deux heures suivantes, Mina serait en cours d'allemand tandis qu'il serait en cours d'anglais. Au moins, elle cesserait de le harceler au sujet d'Omar. Depuis plusieurs semaines, elle tentait de le convaincre de la laisser assister à une de ses leçons de magie. De guerre lasse, il avait fini par demander à son maître l'autorisation de l'inviter. Le vieil homme, à sa grande surprise, la lui avait accordée. Soudain, une voix haut perchée résonna dans le couloir.

– Vous ne trouvez pas que ça sent bizarre, ici ?

Ali se retourna. Olympe de Staël le suivait de quelques pas en compagnie de deux camarades, Pierrick Vasseur et Guillaume Lemaître.

– Si, répondit Pierrick. Il flotte une odeur de vieux chameau. Comme si on avait versé du safran sur un tas de crottin !

– Je crois que c'est l'odeur d'un survêtement qu'on a porté pendant dix jours d'affilée ! ajouta Guillaume, un garçon rondouillard aux cheveux bouclés de chérubin.

Les deux amis éclatèrent de rire.

– Arrêtez, s'écria Olympe d'un air faussement scandalisé. Vous êtes injustes...

Elle marqua une pause avant de poursuivre à mi-voix, en veillant toutefois à ce qu'Ali puisse l'entendre.

– Ce ne sont pas ses vêtements, dit-elle. C'est lui. Dans son pays, tout le monde a cette odeur. Les hommes, les femmes, les enfants... Ce n'est pas leur faute. Ils ont beau se laver la peau et les cheveux pendant des heures, il reste toujours un relent âcre. D'ailleurs...

– M<sup>lle</sup> de Staël !

M. Jolivet venait de surgir d'une salle de classe dont la porte était ouverte. Il se campa face aux trois collégiens, les bras croisés sur la poitrine.

– Je vous ai entendus, gronda-t-il.

– Excusez-moi, objecta Olympe en prenant ses camarades à témoin, mais c'est une conversation privée. Je ne...

– Silence.

Olympe recula d'un pas.

– Je ne peux pas empêcher votre tante de débiter des inepties dans les journaux, continua M. Jolivet d'une voix qu'on devinait chargée d'une colère sourde, mais nous sommes ici dans un établissement scolaire, et je ne tolérerai pas que quiconque s'en prenne à un élève en raison de ses origines. Je vous avertis : si je vous surprends encore une fois à tenir de tels propos, je vous envoie immédiatement devant le conseil de discipline. Est-ce que c'est clair ?

– Ce n'est pas... protesta Olympe.

– Est-ce que c'est clair ? répéta M. Jolivet.

– Oui, monsieur.

Le professeur leur fit signe de partir. Olympe, quand elle passa à la hauteur d'Ali, le fusilla du regard.

– Tu me le paieras, macaque ! murmura-t-elle. Je te jure que tu me le paieras !

## CHAPITRE 10

### UNE MYSTÉRIEUSE DISPARITION

Le surlendemain, en fin d'après-midi, Ali et Mina prirent ensemble le chemin du terrain vague où habitait Omar. Mina était folle d'excitation, ce qui, chez elle, se manifestait par un flot de paroles ininterrompu.

– Tu crois que je pourrai faire un tour en tapis volant ? demanda-t-elle. Ce serait formidable ! Je vais peut-être aussi apprendre que j'avais un génie chez moi sans le savoir. Qu'est-ce que tu en penses ? Regarde : j'ai apporté ma bouilloire électrique. Il y a quelques jours, j'ai eu l'impression qu'elle me parlait. Enfin, c'était plutôt un chuchotement, mais...

Ali leva les yeux au ciel.

– Écoute... répondit-il aussi patiemment qu'il en était capable. Quand j'ai trouvé Baltur, je ne cherchais rien en particulier. Si aucun génie n'apparaît quand tu allumes un appareil, c'est qu'aucun génie ne vit à l'intérieur.

Ils franchirent la palissade de planches. Ali tenta de changer de sujet de conversation.

– Tes parents savent que tu es ici ? demanda-t-il.

– Tu rigoles ? s'exclama Mina. Ils me prennent pour une folle. Chaque semaine, je dois aller voir un médecin, le Docteur Abécassis, qui me prescrit des pilules contre l'imagination. Je préfère donc éviter de leur raconter que je fais de la magie avec un clochard. Ils seraient capables de me faire enfermer ! Et toi, tes parents sont au courant ?

– Non, répondit Ali. Par contre, je n'ai besoin de mentir à personne : comme mon père rentre tard de son travail, je fais ce que je veux de mon temps libre !

– Et ta mère ?

– Elle est morte quand j'avais cinq ans.

– Oh pardon ! bredouilla Mina. Je ne savais pas...

– Ce n'est rien, la rassura Ali. De toute façon, je n'ai pas beaucoup de souvenirs d'elle.

Il s'arrêta devant la porte de la caravane.

– Bon. On est arrivé !

Il tourna la tête vers la fenêtre.

– C'est bizarre, murmura-t-il en plissant les yeux... Je ne vois pas de lumière à l'intérieur.

– Il fait peut-être la sieste ! suggéra Mina.

– C'est ce qu'on va voir.

Il frappa à la porte. À côté de lui, Mina se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre.

– Est-ce que je suis bien coiffée ? demanda-t-elle.

– Mina... soupira Ali. Omar est aveugle.

– Oui, je sais, mais il a peut-être un pouvoir qui lui permet de percevoir ce genre de chose, je ne sais pas, une sorte de sixième sens...

Ali baissa la poignée. La porte n'était pas fermée.

– Oh ! s'exclama-t-il.

Il resta figé pendant plusieurs secondes devant le spectacle qui s'offrait à lui. L'intérieur de la caravane avait été dévasté. Les meubles étaient cassés et le sol était jonché de feuilles de papier et de débris de verre.

– Omar ? appela-t-il.

Mina entra à son tour.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. On dirait qu'on s'est battu.

Ali se baissa. Les produits qu'Omar conservait dans des pots en terre se mêlaient aux morceaux épars du poste de radio.

– Il est peut-être parti, hasarda Mina.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je me dis juste que... répondit-elle rapidement. S'il a autant de pouvoirs que tu l'affirmes, il n'a aucune raison de vivre dans une caravane. Je veux dire... Il lui suffirait d'utiliser la magie pour avoir de l'argent !

– Je lui ai posé la question, rétorqua Ali en hochant la tête. Il m'a répondu qu'il n'avait pas besoin de grand-chose, et que l'exercice de la magie nécessitait une certaine sobriété.

– N’empêche... insista Mina. Même si c’est son choix de vivre ici, il pourrait au moins être reconnu ! Il pourrait donner des conférences, organiser des stages, ou...

– Pour Omar, l’interrompit Ali, il n’y a pas vraiment de place pour la véritable magie dans notre société. Les conversations qu’il entend dans la rue du matin au soir tournent toujours autour des mêmes choses. La consommation... Le divertissement... Et les échos du Collège Galland ne lui donnent pas une plus haute opinion de la jeunesse !

– Il a peut-être compris, grâce à toi, qu’il y avait quand même de l’espoir, et...

– Non, conclut Ali. D’abord, il ne serait pas parti sans rien dire. Ensuite, il aurait emporté ses affaires. Enfin... Regarde autour de toi. Cette caravane a été saccagée !

Soudain, ses yeux tombèrent sur le miroir-enregistreur. Il s’était décroché du mur, mais sa surface, par chance, était intacte.

– Le miroir ! s’exclama Ali.

– Quoi ?

– J’ai trouvé le moyen de savoir ce qu’il s’est passé !

Il ramassa le miroir magique en le tenant par le cadre puis il le posa sur le buffet avec mille précautions.

– C’est un miroir-enregistreur, expliqua-t-il. Il garde en mémoire tout ce qu’il reflète. Si j’appuie sur le bouton « marche arrière » jusqu’au moment où Omar a quitté les lieux, nous connaissons toute la vérité !

L’enregistrement revint en arrière à toute vitesse. Pendant un certain temps, rien ne bougea. Seule de légères variations de lumière indiquaient que le temps se suivait pas son cours normal. Enfin, la porte de la caravane s’ouvrit et plusieurs personnages entrèrent à reculons. Une action confuse s’ensuivit, ponctuée de gestes brusques et d’éclairs blancs.

– Arrête ! cria Mina.

– Attends. Encore un peu... Voilà.

Ali lâcha le bouton. Sur l’image, Omar était seul. L’intérieur de la caravane, à défaut d’être en ordre, était dans le même état que lors de

la dernière visite d'Ali. Soudain, on frappa à la porte. Omar leva la tête.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– C'est un miroir parlant ? souffla Mina.

– Chut ! répliqua Ali.

Personne ne répondit à Omar, mais au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit d'un grand coup. Un homme de haute taille entra. Il portait un costume sombre de Bédouin et un foulard qui cachait en partie son visage. Ses yeux noirs semblaient brûler d'un feu ardent.

– Salam aleikum, Omar, dit-il.

Sa voix était grave et légèrement rauque

– Wa aleikum salam, répondit Omar. Que me vaut le plaisir de ta visite, Malik ?

Le nouvel arrivant pencha la tête sur le côté.

– Comme si tu ne le savais pas... gronda-t-il.

– Tu perds ton temps, dit Omar. Je ne fais plus de magie depuis longtemps. J'ai tout abandonné. Les élixirs et les formules ne m'ont jamais apporté que des malheurs. À présent, au crépuscule de ma vie, je n'aspire qu'à une vie tranquille, avec juste de quoi manger et où dormir !

– Tu mens, coupa le dénommé Malik. Le grand Omar Al-Khatib, celui qu'on me citait comme exemple pendant mon apprentissage, le mage le plus puissant du monde ne peut pas avoir abandonné son art.

Omar hocha la tête.

– Je ne suis plus le grand Omar Al-Khatib. Je ne suis plus que le vieil Omar.

Il tourna le dos à Malik et se retrouva face au miroir.

– Demande aux habitants de cette ville, poursuivit-il. Ils te diront que je ne suis qu'un vieux fou. Un mendiant aveugle qui a, comme le dit une expression française, une araignée au plafond !

Ali crut voir sur son visage un mouvement à peine perceptible, comme s'il clignait de l'œil, mais ce n'était peut-être que le fruit de son imagination.

– Je vois, lâcha Malik après un moment de silence. Je ne peux pas compter sur ta coopération. Je vais donc devoir utiliser la force !

La suite se déroula en l'espace de quelques secondes. Brusquement, Omar se retourna et tendit la main avec une agilité surprenante pour son âge. Un pot en terre s'envola de la table et fondit sur Malik, qui parvint à l'esquiver au dernier moment. Il alla se fracasser contre une étagère qui se décrocha sous le choc. Aussitôt, Malik tendit l'index vers son adversaire. Un éclair blanc s'échappa de son doigt et fit exploser le poste de radio. Les deux combattants multiplièrent ensuite les attaques à un rythme étourdissant sans réussir à s'atteindre l'un l'autre, jusqu'à ce qu'un projectile atteigne Omar dans le cou. Il s'immobilisa, comme pétrifié, puis il s'effondra. Dans l'encadrement de la porte apparut un troisième homme. Il tenait dans ses mains une sarbacane et des fléchettes.

– Bien joué, Kassim ! le félicita Malik. Emmenez-le avant qu'il revienne à lui.

Deux autres personnages en tenue de Bédouin entrèrent dans la caravane. Ils effectuèrent un salut martial en se frappant le torse du poing, puis ils s'emparèrent du corps inanimé d'Omar. Pendant ce temps, Malik inspecta les débris du poste de radio. Il se pencha en avant et sortit du cadre pendant quelques instants. Quand il se redressa, son visage exprimait une vive satisfaction.

– Parfait. J'ai trouvé ce que je cherchais !

Ali et Mina, choqués par la scène à laquelle ils venaient d'assister, restèrent sans rien dire devant de miroir-enregistreur longtemps après le départ de Malik et de ses sbires.

– Non... finit par murmurer Ali. Non !

## CHAPITRE 11

### LE MUSÉE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

L'ordinateur s'éteignit avec un soupir presque humain. Ali venait de passer plusieurs heures à faire des recherches sur Internet dans l'espoir de comprendre ce qui était arrivé à Omar, mais il n'avait pas avancé d'un pouce. Des dizaines de sites mentionnaient des « Omar Al-Khatib » qui exerçaient, selon les cas, les professions d'avocat, de médecin, de pianiste ou de footballeur, mais aucun d'eux ne se rapportait au « mage le plus puissant du monde » qu'avait évoqué Malik. Quant aux sites consacrés à la magie sous toutes ses formes, ils émanaient la plupart du temps d'amateurs de littérature fantastique qui n'avaient manifestement jamais préparé un élixir de leur vie. Rien de sérieux. Découragé, Ali se leva et s'approcha de la fenêtre de sa chambre. La vitre était couverte de buée. Il dessina du bout de l'index un point d'interrogation.

Ce jour-là, son père revint à l'appartement en début d'après-midi. Il paraissait abattu.

– Tu es rentré plus tôt que d'habitude, remarqua Ali. Quelque chose ne va pas ?

– Non, répondit Tarek. Si. Enfin... On vient de m'annuler une course. Le client, quand il m'a vu, a refusé de monter dans mon taxi. Il m'a dit qu'il ne voulait pas donner du travail à des gens comme moi !

– Bah... C'était juste un idiot !

– Sans doute, mais c'est la troisième fois que ça arrive depuis le début de la semaine. Il faut croire que les idiots sont de plus en plus nombreux !

Il se laissa tomber dans le canapé du salon.

– Bref, reprit-il j'ai décidé de prendre un après-midi de congé. Quoi de neuf de ton côté ? Tu fais tes devoirs ?

– Non, répondit Ali, j'ai terminé. Je fais des recherches sur... Euh... Heureusement, Tarek ne chercha pas à en savoir plus.

– Tu sais quoi ? lança-t-il. Si tu as le temps, on pourrait faire une

petite sortie, tous les deux. J'ai vu qu'il y avait une nouvelle exposition au Musée des Sciences et des Techniques. Ça te plairait ?

Ali avait prévu de retrouver Mina dans le courant de l'après-midi afin de poursuivre l'enquête sur la disparition d'Omar, mais il ne voulait pas décevoir son père.

– Oh oui, s'exclama-t-il, sur un ton faussement enjoué. Ce serait chouette !

Le Musée des Sciences et des Techniques, fondé dix ans plus tôt à l'initiative du maire de la ville, occupait le bâtiment en brique d'une ancienne imprimerie. Ali et Tarek franchirent la porte d'entrée et entrèrent dans le hall d'accueil. Sur un panneau de bienvenue, la directrice du musée, Hildegarde Vitellius, invitait les visiteurs à découvrir une exposition intitulée « L'écriture à travers les âges, de la tablette d'argile au téléphone portable ». C'était une femme grande et mince, d'une soixantaine d'années, dont le visage encadré de cheveux courts rayonnait d'énergie et d'intelligence.

Pendant que son père achetait deux billets d'entrée à la caisse, Ali écrivit un message à Mina : « Changement de programme : je ne peux pas venir aujourd'hui. De toute façon, pour le moment, mes recherches n'ont rien donné... ».

La première salle de l'exposition était consacrée à l'Antiquité. Elle contenait des tablettes sumériennes couvertes de pictogrammes et des papyrus égyptiens couverts de hiéroglyphes. Ali et Tarek la traversèrent rapidement pour rejoindre la deuxième salle qui, elle, était consacrée au Moyen Âge. Un scriptorium de l'époque carolingienne, sorte de cabinet d'écriture, avait été reconstitué dans une vitrine où un mannequin en robe de moine copiait un livre décoré d'enluminures. Le téléphone d'Ali bourdonna. C'était un message de Mina : « Ok. Je t'appelle demain ! ». Son père le tira par le bras.

– Allons voir les salles suivantes, dit-il. Il n'y a que des vieilleries, par ici !

Ils poursuivirent leur visite, de l'invention de l'imprimerie au XV<sup>e</sup> siècle à l'essor de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle. À l'entrée de la salle consacrée au XX<sup>e</sup> siècle, un panneau indiquait : « Les innovations techniques ont modifié le statut du texte écrit. Si la concurrence de la

radio puis de la télévision ne l'a pas fait disparaître comme l'avaient prédit un temps certains experts, les modalités de sa transmission ont radicalement changé. Alors que le télégraphe permettait d'envoyer des messages sous forme codée, le télécopieur, ou fax, a rendu possible dans les années 1960 leur reproduction à distance, ouvrant une nouvelle ère dans le domaine des télécommunications. Internet, qui se développa à partir des années 1990... ».

Ali interrompit sa lecture pour consulter son téléphone. Il était 15 h 13. Il soupira. Où se trouvait Omar à cet instant ? Il était peut-être en danger de mort, et Ali ne pouvait rien faire pour lui venir en aide. Il reprit sa lecture au paragraphe suivant. « Le SMS, également appelé texto, est un service de messagerie... ». Son téléphone bourdonna à nouveau. Cette fois, c'était Baltur qui se rappelait à son souvenir.

– C'est vrai, ce qui est écrit sur ce panneau ? On peut joindre quelqu'un à n'importe quel endroit dans le monde en une fraction de seconde ?

Ali leva les yeux au ciel. En règle générale, on invoque les génies quand on en a besoin, mais Baltur, grâce à l'objectif et au micro du téléphone dans lequel il vivait, ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui et ne se privait pas de se manifester quand il en avait envie.

– Oui, répondit Ali avec impatience. C'est vrai.

– C'est... balbutia Baltur. Comment dire... C'est magique !

– Si on veut. N'empêche que, jusqu'à présent, aucune de ces inventions ne nous a permis de retrouver la trace d'Omar.

Il marqua une courte pause.

– D'ailleurs, ajouta-t-il avec fiel, toi non plus.

Une demi-heure plus tard, Ali et Tarek sortirent de l'exposition. Ils étaient sur le point de quitter le musée quand Ali aperçut dans le hall un homme de grande taille qui était en train d'acheter un billet d'entrée. Il était habillé à la mode européenne, avec un élégant costume blanc crème, mais quelque chose dans son maintien rappelait irrésistiblement Malik. Le ravisseur d'Omar. Ali, troublé, tenta de s'approcher de lui pour en avoir le cœur net, mais la foule

qui sortait du bâtiment l'entraîna vers l'extérieur.

– Alors, l'apostropha son père, tu viens ?

– Euh... Oui. J'arrive.

Le reste de la journée se passa sans incident jusqu'au repas du soir. Après avoir dîné, Ali et Tarek s'installèrent devant le poste de télévision à l'heure des informations régionales. Le présentateur avait la mine sombre des porteurs de mauvaises nouvelles.

– Mesdames, Messieurs, bonsoir ! Hildegarde Vitellius, directrice du Musée des Sciences et des Techniques, a été enlevée cet après-midi sur son lieu de travail. Le rapt, qui a eu lieu vers 17 h, a été revendiqué par une organisation jusqu'alors inconnue : le Cercle du Loup. Pour ses auteurs, il s'agit d'un acte de guerre dans le cadre du conflit qui, je cite, « oppose depuis des siècles l'Orient et l'Occident ». Caroline de Staël, candidate (F.N.A.P.) aux élections législatives, a aussitôt dénoncé dans un communiqué « une attaque inique contre les valeurs de notre civilisation ». Cet événement intervient dans un contexte... ».

Ali et son père se regardèrent sans dire un mot. À l'extérieur, une sirène de police mugit dans le lointain. Les temps à venir s'annonçaient difficiles.

Très difficiles.

## CHAPITRE 12

### LA DANSE DE L'ARAIGNÉE

L'épais brouillard qui enveloppait le terrain vague donnait aux arbres nus des silhouettes de spectres. Ali et Mina, de retour dans la caravane, commençaient à se sentir gagnés par le découragement. Leurs recherches au sujet de la disparition d'Omar étaient au point mort, et le décor ne semblait avoir aucun nouvel indice à leur offrir. Ali s'assit sur la banquette de la cuisine.

– Récapitulons, dit-il d'une voix lasse. Omar a été enlevé par un certain Malik. On ne sait rien de lui, sinon qu'il a trouvé ici l'objet ou le document qu'il était venu chercher. Ensuite, le même Malik s'est rendu au Musée des Sciences et des Techniques le jour où Hildegarde Vitellius a été enlevée. S'il se confirme qu'il est mêlé à cette affaire, il agit pour le compte du Cercle du Loup...

– Non, intervint Mina. Ça n'a aucun sens. Quel rapport pourrait-il y avoir entre l'enlèvement d'un mendiant et celui d'une directrice de musée ? Par ailleurs, le Cercle du Loup se présente lui-même comme une organisation anti-occidentale. Si Malik travaillait pour eux, pourquoi s'en serait-il pris à Omar, qui est lui-même d'origine arabe ?

– Je ne sais pas. Il voulait peut-être le rallier à leur cause.

– Dans ce cas, pourquoi l'enlever ?

Ali leva les mains en signe d'ignorance. Mina claqua des doigts.

– Regardons la scène encore une fois dans le miroir-enregistreur.

– À quoi bon ? soupira Ali. Ce serait la cinquième fois ! Je ne vois vraiment pas ce qui aurait pu nous échapper...

– On ne sait jamais.

Quelques secondes plus tard, la voix d'Omar s'échappa du miroir.

– Je ne suis plus le grand Omar Al-Khatib. Je ne suis plus que le vieil Omar.

Son reflet tourna le dos à celui de Malik.

– Demande aux habitants de cette ville, poursuivit-il. Ils te diront que je ne suis qu'un vieux fou. Un mendiant aveugle qui a, comme le dit une expression française, une araignée au plafond !

Soudain, Mina posa la main sur le bras d'Ali.

– C'est à toi qu'il s'adresse ! dit-elle.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Regarde, expliqua-t-elle. Quand il prononce cette phrase, il a le visage tourné vers le miroir. Comme s'il parlait à quelqu'un qui n'était pas là. Ou plus exactement : qui n'était pas *encore* là ! Tu m'as raconté toi-même qu'il t'avait montré le fonctionnement du miroir-enregistreur. Je suis sûre qu'il s'en est servi pour te laisser un message. Il a sans doute pressenti que l'entrevue tournerait mal, et...

– Quel message ? coupa Ali. Il se qualifie lui-même de vieux fou qui a une araignée... Oh !

En levant les yeux vers le plafond de la caravane, il avait découvert une araignée monstrueuse pourvue d'une vingtaine de pattes. Elle était tapie dans un coin, immobile, comme à l'affût. Mina suivit son regard.

– On dirait que tu as trouvé l'araignée en question, murmura-t-elle.

Ali s'approcha lentement et tendit la main vers la créature. Elle ne bougea pas. Surmontant sa peur, il s'en empara.

– Ce n'est pas un animal, constata-t-il. On dirait plutôt une sorte de jouet mécanique.

Il posa la fausse araignée sur le sol. Aussitôt, elle s'anima et exécuta une danse complexe en sautillant sur l'une ou l'autre de ses multiples pattes avant de s'immobiliser à nouveau. Ali se passa la main dans les cheveux.

– Nous voilà bien avancés, dit-il.

– J'ai une idée, s'écria Mina. Demandons à Baltur ! Il saura peut-être de quoi il s'agit.

– Hum. J'ai des doutes, mais au point où on en est...

Ali alluma son téléphone. Le génie apparut sur l'écran.

– C'est à quel sujet ? demanda-t-il froidement.

– On a une énigme à résoudre, répondit Ali, et on s'est dit que tu pourrais peut-être nous aider.

– Moi ? s'exclama Baltur d'un ton hautain. Quelle drôle d'idée... Tout le monde sait que je ne suis d'aucune utilité.

– S'il te plaît !

Le génie avait sûrement été froissé par les propos d'Ali au Musée des Sciences et des Techniques mais, flatté qu'on fasse appel à lui à présent, il se laissa convaincre sans peine.

– Bon, c'est d'accord, dit-il. De quoi s'agit-il ?

– On a trouvé cette drôle de machine dans la caravane d'Omar, expliqua Ali en plaçant la fausse araignée devant la caméra du téléphone, et on pense qu'elle recèle un message qu'il aurait laissé à mon intention, seulement... On ne sait pas quoi en faire. Tu as déjà vu quelque chose de ce genre ?

– Bien sûr, répondit aussitôt Baltur. C'est un arachnographe.

– Un... quoi ? demandèrent en même temps Ali et Mina.

– Un arachnographe, répéta le génie. Chacune de ses vingt-six pattes se termine par une lettre de l'alphabet sculptée en relief. Celui-ci est équipé pour l'alphabet latin, mais il en existe d'autres pour l'alphabet arabe, pour l'alphabet hébreu, etc.

– Mais alors, s'écria Mina, tout à l'heure quand il a dansé...

– En réalité, termina Ali, il écrivait un texte !

Ils examinèrent le sol à l'endroit où la machine avait exécuté sa danse, mais aucun mot n'était apparu.

– Naturellement, ajouta Baltur, pour que le texte soit lisible, il faut avoir trempé les pattes de l'arachnographe dans de l'encre !

Ali se tourna vers Mina.

– Est-ce que tu as une cartouche d'encre, dans ton cartable ? demanda-t-il.

– Oui, je crois.

Elle sortit de sa trousse une cartouche d'encre bleue, coupa son extrémité d'un coup de ciseaux et renversa son contenu dans une coupelle.

– Sors aussi une feuille de papier, dit Ali en se saisissant de l'arachnographe. Je vais tremper ses pattes dans l'encre.

Lorsque la machine reposa sur la feuille, un déclic se produisit et elle se remit à sautiller dans tous les sens, en laissant cette fois des empreintes en forme de lettres. À la fin de sa danse, Ali et Mina purent lire sur la feuille : « Cher Lion, sois tranquille, je suis sain et sauf. Cependant, je dois te parler de toute urgence. Je pars ce soir

pour la France et, si tout se passe bien, nous pourrons nous voir le 15 janvier au soir. Retrouve-moi à 21 h devant la bibliothèque. Taureau. »

Ali et Mina s'entregardèrent. Le « Lion » dont il était question ne pouvait être qu'Omar. D'une part, il était le destinataire du message. D'autre part, il portait toujours une bague décorée d'une tête de Lion. Il s'agissait certainement d'un nom de code. En revanche, l'identité de « Taureau » était un mystère.

– Omar devait rencontrer quelqu'un le 15 janvier au soir, murmura Mina, c'est-à-dire...

– Aujourd'hui ! s'exclama Ali.

– Dans cinq heures exactement, précisa Baltur en levant l'index.

## CHAPITRE 13

### LA BIBLIOTHÈQUE

Depuis plus de dix minutes, Mina faisait les cent pas devant le bâtiment de la bibliothèque municipale, une ancienne abbaye aux fenêtres en ogives ornées de vitraux multicolores. La nuit était tombée et un vent glacial balayait la petite place, déserte à cette heure, sur laquelle donnait la porte principale. Mina leva la tête et remarqua que des flocons de neige aussi fins que des paillettes dansaient autour d'elle. Quelques instants plus tard, elle aperçut la silhouette d'Ali qui arrivait dans sa direction.

– Enfin ! lança-t-elle. J'ai cru que tu ne viendrais pas...

– Je ne pouvais pas partir plus tôt, se justifia-t-il. J'ai raconté à mon père que j'allais voir *La Cité du diable* au cinéma. Or, la séance du soir ne commence qu'à 21 h 15.

Il regarda autour de lui, l'air soucieux.

– Tu n'as vu personne d'autre ? demanda-t-il.

– Non, répondit Mina. Personne.

– Taureau, ou quel que soit son nom, a peut-être été retenu...

– Il n'est pas encore 21 h !

Ali hocha la tête.

– C'est de la folie, murmura-t-il.

– Ne recommence pas, s'impatienta Mina... Tu es convenu toi-même que c'était la seule piste qu'on avait.

– On pourrait au moins se cacher en attendant que Taureau arrive, plaida Ali. On ne sait pas du tout qui c'est... Si ça se trouve, c'est Malik qui nous a tendu un piège !

Mina s'apprêtait à répondre quand une forme sombre et massive apparut de l'autre côté de la place. Un homme de près de deux mètres, vêtu d'un manteau de fourrure et coiffé d'une toque, s'avança vers eux en boitant légèrement. Ali sentit une boule se former dans le creux de son ventre. Lorsque l'homme entra dans le cercle lumineux d'un lampadaire, Mina poussa une exclamation de surprise.

– Mais... Je le reconnais. C'est le Professeur Oz !

Le nouvel arrivant s'arrêta à quelques mètres d'eux, puis il regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque chose. Ou quelqu'un. Ali s'éclaircit la voix.

– Professeur, dit-il d'une voix timide. Omar Al-Khatib ne viendra pas. Il a été enlevé. Je m'appelle Ali Ali et je suis son élève.

Le professeur les dévisagea pendant plusieurs secondes puis il gravit lentement les marches du perron.

– Entrons, proposa-t-il. Nous serons plus tranquilles pour parler.

Il parlait d'une voix de baryton et roulait légèrement les « r ».

– Ce n'est pas possible, objecta Mina. La bibliothèque est fermée, à cette heure-ci !

Le professeur esquissa un sourire.

– Vraiment ?

Ali s'aperçut que la manche droite de son manteau était vide. Il posa sa main gauche sur la porte du bâtiment et, après une courte pause, il murmura une série de chiffres et de lettres. La porte s'ouvrit aussitôt. Les deux collégiens le regardèrent, bouche bée.

– Chaque porte, leur expliqua-t-il, peut être verrouillée ou déverrouillée à l'aide d'un mot de passe qu'on appelle un sésame. Certains sont très simples : un nom d'animal, une date de naissance, etc. D'autres sont plus complexes. Ce sont des combinaisons aléatoires de signes, comme par exemple « Qw5Cde8 », mais un mage expérimenté peut en quelques secondes « faire parler la porte », c'est-à-dire trouver le sésame qui lui correspond.

Ils entrèrent dans la bibliothèque et s'installèrent dans la salle de lecture, à la lumière d'un chandelier que le professeur alluma d'un claquement de doigt. Le décor, tout en voûtes et en colonnes, avait quelque chose d'intimidant. Ali et Mina s'assirent sur des sièges en cuir. Pendant ce temps, le Professeur Oz se débarrassa de son manteau et de sa toque, révélant un crâne totalement chauve. C'était un homme d'une cinquantaine d'année, à la peau cuivrée, qui arborait une moustache et une barbe noires. Ali remarqua que son bras droit était prisonnier d'une écharpe.

– Professeur Oz, fit-il remarquer, tout le monde croit que vous avez disparu !

– Je vous en prie, appelez-moi Absalom. Disons que... D'un point de vue technique, j'ai vraiment disparu. Mais d'abord, racontez-moi ce qu'il est arrivé à Omar !

Ali et Mina racontèrent au professeur les événements des jours précédents, de la visite de Malik jusqu'à l'enlèvement d'Hildegarde Vitellius. Il secoua tristement la tête.

– C'est bien ce que je craignais, soupira-t-il. J'arrive trop tard...

Mina tapa sur la table du plat de la main.

– À présent, s'écria-t-elle, c'est à vous de nous donner des explications !

Absalom sembla hésiter pendant quelques secondes avant de se décider à parler.

– Ali, commença-t-il, si Omar t'a raconté l'histoire de Yastoth, c'est qu'il avait l'intention de t'en dire plus, tôt ou tard. Je vais donc m'en charger à sa place.

Il prit une profonde inspiration.

– Quand Jabir a réparti les cinq fragments du livre interdit pour empêcher le retour de Yastoth, il a pris des dispositions particulières. Les cinq mages dépositaires des fragments du livre seraient des Gardiens. Chacun d'entre eux devrait transmettre ce titre à un autre mage avant de mourir, afin de garantir que les cinq fragments ne soient jamais réunis. C'est ce qui s'est passé pendant plus de 1200 ans. De génération en génération, des mages se sont transmis la garde des fragments, chaque Gardien se choisissant un successeur parmi ses élèves, conformément au plan de Jabir.

Il observe une pause.

– Hélas, reprit-il, au mois de septembre de cette année, la Gardienne du Caire, Khadija Ghali, a disparu dans de mystérieuses circonstances. Quand il l'a appris, Omar m'a aussitôt contacté. Ce n'était peut-être qu'un hasard, mais selon lui, il n'était pas à exclure que quelqu'un ait voulu voler son fragment du livre. Il me recommandait d'être prudent. Je dois reconnaître qu'il avait raison : trois mois plus tard, j'ai été attaqué en plein cœur de Jérusalem par des hommes habillés en noir !

Ali écarquilla les yeux.

– Vous voulez dire que... balbutia-t-il.

– Je suis actuellement le Gardien de Jérusalem, dit Absalom. Oui. Mon métier de physicien sert de paravent à ma fonction de mage. Et Omar est le Gardien de Bagdad.

Le silence retomba dans la salle de lecture. Le regard d'Ali tomba sur la main du professeur. Il portait une bague à l'effigie d'une tête de taureau. Les idées s'entrechoquaient dans la tête du collégien. Omar. Le Gardien de Bagdad. L'héritier de Jabir.

– Le Taureau et le Lion, murmura-t-il.

– C'est Malik qui vous a attaqué, n'est-ce pas ? demanda Mina d'une voix inquiète. Il voulait s'emparer de votre fragment pour reconstituer le livre interdit...

– Dans le but de faire revenir Yastoth, termina Absalom. Oui. Sans aucun doute. Inutile de vous dire que ce serait une catastrophe ! Heureusement, j'ai réussi à échapper à mes agresseurs. Je me suis caché pendant quelques temps en Israël, puis j'ai décidé de venir en France. Clandestinement.

– Clandestinement ? l'interrompit Ali. Alors que les médias du monde entier parlaient de votre disparition ?

– Quand on est mage, répliqua le professeur en haussant les épaules, on sait se protéger des indiscretions.

Mina tenta de résumer la situation.

– Pour le moment, dit-elle, Malik possède deux fragments du livre interdit.

– Non, corrigea Absalom. Il en possède trois.

– Il a réussi à s'emparer du vôtre ? s'étonna Ali.

– Pas du tout. Il est en sécurité dans la doublure de mon manteau. Non, Malik n'a pas eu besoin de voler le troisième fragment à qui que ce soit, puisqu'il est lui-même un Gardien.

– Quoi ? s'exclamèrent à l'unisson les deux collégiens.

– Souvenez-vous, dit Absalom. À l'origine, il y avait cinq mages qui vivaient dans cinq villes : Bagdad, Damas, Jérusalem, le Caire et Aix-la-Chapelle. Actuellement, Malik est le Gardien de Damas.

– Apparemment, railla Mina, les Gardiens ne sont pas choisis pour leurs qualités morales...

– Les choses sont plus compliquées que vous le pensez, objecta le professeur. Au début de sa carrière, Malik était un jeune mage droit et honnête, mais...

Soudain, la porte de la salle de lecture s’ouvrit et la voix de Malik, réverbérée par la pierre nue, retentit.

– Ta cavale s’arrête ici, Absalom !

Ali et Mina se figèrent, comme pétrifiés. Absalom se pencha vers eux.

– Fuyez de votre côté, leur souffla-t-il. Je vous retrouverai plus tard. Allez ! Dépêchez vous !

Surmontant leur peur, ils s’engagèrent dans le labyrinthe des rayons à la leur vacillante des flammes du chandelier.

– Tu ne peux pas m’échapper ! triompha Malik.

– Ah oui ? répliqua Absalom. J’ai pourtant réussi, la dernière fois...

– Parce que je t’ai laissé t’enfuir.

– Quoi ? C’est... Je ne te crois pas.

– Allons... dit Malik d’une voix faussement affligée. Tu n’as pas eu l’impression que c’était trop facile ? En vérité, j’ai cherché Omar en Irak pendant des mois, de Mossoul à Bassorah en passant par Bagdad, sans parvenir à retrouver sa trace. Par conséquent, j’ai décidé de changer de stratégie. Je me suis dit que, si je m’en prenais à toi, tu chercherais à entrer en contact avec les autres Gardiens, afin de les mettre en garde. J’avais raison.

– Non... gémit Absalom.

– Si. Il m’a suffi de pister ton arachnographe pour retrouver Omar dans cette petite ville de France où, pour être honnête, je n’aurais jamais songé à le chercher !

Ali et Mina remontaient en courant le dernier rayon des romans, celui qui correspondait aux lettres X-Y-Z, quand un éclair illumina la salle de lecture. La porte principale de la bibliothèque était ouverte. Ils se précipitèrent à l’extérieur et continuèrent leur course dans la neige, sans prendre le temps de se retourner une seule fois.

## CHAPITRE 14

### LE CINQUIÈME GARDIEN

C'était un jour de marché et la Place des Halles embaumait l'orange et les épices. Ali se trouvait devant le stand du marchand de gaufres quand il aperçut, au centre de la place, un groupe d'une cinquantaine de personnes. Plusieurs d'entre elles portaient des pancartes et des banderoles avec une raideur presque militaire. Poussé par la curiosité, Ali aborda une femme entre deux âges coiffée d'un chapeau-cloche.

– Excusez-moi... dit-il.

Elle se tourna vers lui et le dévisagea avec hostilité. Perplexe, il leva les yeux et lut sur la pancarte qu'elle brandissait comme un étendard : « Non à l'occupation mèteque ! ». Il ne connaissait pas le sens exact du mot « mèteque », mais il savait qu'il se rapportait à des personnes d'origine étrangère. D'autres membres du groupe commençaient à le montrer du doigt en chuchotant quand un haut-parleur annonça l'arrivée de Caroline de Staël. Ali battit en retraite tandis qu'une voix de femme résonnait sur la place :

– Françaises, Français, si nous sommes réunis aujourd'hui...

Cinq minutes plus tard, il arriva à bout de souffle devant le kiosque du parc municipal. De part et d'autre de l'allée se dressaient des arbres tordus sur lesquels étaient perchés, immobiles et silencieux, des corbeaux par centaines. Mina était assise sur un banc.

– Ce n'est pas trop tôt, maugréa-t-elle.

– Je sais que je suis en retard, expliqua Ali, mais mon père ne travaille pas, aujourd'hui, et il a fallu que je trouve un prétexte pour m'éclipser !

– Il est malade ?

– Non. Son taxi a été incendié.

– Quoi ?

– Hier soir, rapporta Ali, la mine sombre, la Peugeot 404 était garée à sa place habituelle, au pied de notre immeuble, mais ce matin, il n'en restait plus qu'une carcasse noire.

- Qui a pu faire une chose pareille ? s’indigna Mina.
- Aucune idée. J’ai juste l’impression qu’on ne s’en est pas pris à son taxi par hasard.
- Qu’est-ce que tu veux dire ?
- Ali ne répondit pas tout de suite.
- Il ne fait pas bon être arabe, ces temps-ci, finit-il par répondre.
- Il s’efforçait de prendre un ton dégagé, mais sa voix tremblait légèrement.
- D’ailleurs, poursuivit-il, une manifestation contre les étrangers se déroule en ce moment même sur la Place des Halles, en présence de Caroline de Staël !
- Cette espèce de grosse...
- Laisse tomber. On a des affaires plus urgentes à régler. Tu as eu des nouvelles d’Absalom ?
- Mina hocha tristement la tête.
- Non, murmura-t-elle. Pas le moindre signe de vie depuis trois jours.
- Tu crois qu’il a été capturé ?
- Je ne sais pas. C’est possible. Si c’est le cas, Malik possède à présent quatre des cinq fragments.
- Ali s’installa à côté d’elle sur le banc.
- Si on veut l’empêcher de reconstituer le livre interdit, déclara-t-il, on doit donc trouver le cinquième Gardien avant lui !
- Justement, répliqua Mina, j’ai cherché à savoir de qui il pourrait s’agir. Tu te souviens de ce que nous a dit Absalom ? Les cinq Gardiens vivaient dans cinq villes. Bagdad. Damas. Jérusalem. Le Caire. Aix-la-Chapelle.
- Le cinquième Gardien serait à Aix-la-Chapelle ? demanda Ali. C’est en Allemagne, Aix-la-Chapelle, non ?
- Minute, dit Mina en sortant une feuille d’une pochette en carton. Regarde ce que j’ai trouvé sur Internet : en 802, quand Isaac est revenu à la cour de Charlemagne, le mage Alcuin était en poste à l’abbaye Saint-Martin de Tours. C’est probablement dans cette ville qu’il a mis en sécurité le cinquième fragment ! Or, lors du Traité de Verdun, en 843, l’empire a été divisé en trois royaumes et Tours, à

cette occasion, s'est retrouvée en Francie occidentale, c'est-à-dire...  
En France !

– D'accord, s'exclama Ali en levant les bras au ciel. Le dernier fragment se trouve en France. Nous voilà bien avancés...

– J'ai trouvé autre chose, continua Mina sans se démonter. Le cinquième Gardien se trouve sans doute plus près de nous que tu l'imagines. Le cinquième Gardien, ou plutôt... La cinquième Gardienne !

D'un geste théâtral, elle sortit de sa pochette plusieurs articles de journaux. Ils étaient tous consacrés à la même personne.

– Hildegarde Vitellius ? demanda Ali.

– Exact.

– Impossible.

– Pourquoi ?

– À l'origine, affirma Ali, les Gardiens vivaient loin les uns des autres pour que les fragments du livre interdit ne puissent pas être réunis. Or, Hildegarde Vitellius et Omar habitaient dans la même ville depuis des années !

– La vie est pleine d'imprévus, objecta Mina. Après tout, il y a quelques jours, le Gardien de Jérusalem et le Gardien de Damas se trouvaient ici, eux aussi. Et puis... Regarde !

Elle lui tendit un article du journal local, *La Province*. Il évoquait le don au Musée des Sciences et des Techniques d'un encrier de l'époque carolingienne. Sur la photographie en noir et blanc qui l'illustrait, Hildegarde Vitellius et le généreux donateur se serraient la main en souriant à l'objectif.

– Je ne vois pas le rapport, dit Ali.

– Sa main. Regarde sa main.

Il colla son visage au journal.

– Elle porte une bague, murmura-t-il.

– Je l'ai regardée avec une loupe, ajouta Mina. Ce n'est pas une bague ordinaire. C'est une chevalière à l'effigie d'un aigle !

– Le lion. Le taureau. L'aigle.

– Ces bagues sont les signes distinctifs des Gardiens !

Ali s'affaissa sur le banc.

– Dans ce cas, dit-il, tout est perdu, puisque Hildegarde Vitellius se trouve elle aussi entre les mains de Malik. À moins que...

Il se leva d'un bond.

– Attends-moi ici, cria-t-il à Mina. Je reviens tout de suite !

Il partit en courant en direction de l'entrée du parc. Quand il revint, quelques minutes plus tard, il tenait un journal à la main.

– Tu étais où ? demanda Mina, les sourcils froncés.

– Au bureau de tabac, répondit Ali. Mon père m'a lu un article, ce matin, pendant le petit déjeuner. Sur le moment, je ne l'ai écouté que d'une oreille, mais... Ah. Le voici. « Cambriolage au Musée ». Écoute : « Une semaine après l'enlèvement de sa directrice, le Musée des Sciences et des Techniques vient d'être la cible d'un cambriolage. Les voleurs, surpris par le gardien de nuit, sont partis sans rien emporter. ».

– Tu crois que c'était... commença Mina.

– Malik et le Cercle du Loup, termina Ali. Qui d'autre voudrais-tu que ce soit ? Ils cherchaient le cinquième fragment qui est caché quelque part dans le Musée.

– Mais alors, s'ils sont vraiment partis bredouilles...

– Le fragment se trouve encore sur place !

Mina pointa son index vers la poitrine d'Ali.

– On ira au musée ce soir ! déclara-t-elle d'un ton catégorique.

– Hein ? Il n'en est pas question, protesta Ali. On va prévenir la police, et...

– Réfléchis une minute. Qui va croire deux collégiens qui racontent des histoires de livres interdits et de génies malfaisants ? Personne. Non. On doit agir seul. Écoute-moi...

Mina ne termina pas sa phrase car, à cet instant précis, une voix moqueuse s'éleva derrière eux.

– Salut, les amoureux...

Olympe de Staël était debout sur le kiosque au milieu de cinq garçons aux cheveux ras.

– J'ai un petit compte à régler avec toi, Ali Ali, cracha-t-elle. Et cette fois, Jolivet ne viendra pas te sauver la mise !

Elle se tourna vers ses compagnons.

– Occupez-vous de lui ! leur ordonna-t-elle.

Aussitôt, les cinq garçons se ruèrent hors du kiosque.

– Quand ils en auront fini avec toi, ajouta Olympe d’une voix forte, ton père ne pourra plus te reconnaître !

Ali se pencha vers Mina.

– À trois, murmura-t-il, je pars à droite et tu pars à gauche.

– Mais...

– Fais-moi confiance. Un... Deux... Trois !

Il s’enfuit en courant vers le centre du parc pendant que Mina, elle, gagnait la sortie. Les garçons hésitèrent pendant quelques secondes.

– Ne vous occupez pas de la fille, leur cria Olympe. C’est lui que vous devez attraper !

Ali remonta les allées du parc jusqu’à un petit étang. Sans ralentir l’allure, il entreprit de longer la rive en sautant de temps à autre par-dessus une branche morte que le vent avait fait tomber. Toutefois, au bout d’une cinquantaine de mètres, il s’aperçut que deux de ses poursuivants avaient fait le tour de l’étang et arrivaient en face de lui.

– On le tient, aboya l’un d’entre eux. Il ne peut plus s’échapper !

– C’est ce que vous croyez, haleta Ali.

Il s’approcha du bord. La surface de l’eau était couverte d’une couche de glace. Il avança d’un pas. Rien ne se passa. Il esquissa un sourire. La glace était assez solide pour supporter son poids.

– Suivez-le, bande d’empotés ! hurla Olympe. Qu’est-ce que vous attendez ?

Ali était presque arrivé au milieu de l’étang quand l’un des cinq garçons, un petit blond au visage porcin, se décida à le suivre. Tandis qu’il progressait sur la glace d’un pas mal assuré, Ali sortit de son sac le tapis d’Omar. Quelques secondes plus tard, sous les yeux ébahis de ses poursuivants, il s’éleva d’une dizaine de centimètres au-dessus de la surface de l’eau. Le petit blond se mit à courir pour le rattraper, sans remarquer que la glace se fissurait sous ses pas. Peine perdue. Juché sur son tapis volant, Ali le contourna en lui faisant un signe d’adieu de la main. Furieux, le garçon s’agrippa à la poche de son manteau qui se déchira avec un craquement mat. Ali parvint à garder l’équilibre, mais son téléphone tomba.

– Non ! gémit-il.

D'un coup de pied, il repoussa son assaillant qui, en chutant, fit éclater la couche de glace en mille morceaux. Sur la rive, Olympe et ses compagnons poussèrent de hauts cris. Ali, lui, plongea prestement la main dans l'eau froide pour repêcher son téléphone avant de s'envoler au loin, sans un regard pour le garçon qui, au milieu de l'étang, faisait des moulinets avec les bras pour se maintenir à la surface.

## CHAPITRE 15

### ESCAPADE NOCTURNE

Il faisait nuit depuis plusieurs heures, et la chambre d'Ali n'était éclairée que par la lumière orange d'un lampadaire qui filtrait à travers les volets. Il tenta une nouvelle fois d'allumer son téléphone. En vain. Ce soir-là, il avait passé plus d'une heure à le passer au sèche-cheveux dans l'espoir de réactiver ses circuits, mais il semblait avoir été définitivement endommagé par son séjour dans l'eau froide de l'étang. Ali poussa un long soupir. Il n'était pas certain de pouvoir un jour invoquer à nouveau Baltur. Il consulta son réveil. L'écran lumineux indiquait 23 h 15. Il n'avait qu'une demi-heure devant lui avant son rendez-vous avec Mina. Il s'habilla en silence, s'empara de son sac à dos et ouvrit avec prudence la porte de sa chambre. Le salon était plongé dans l'obscurité. Tarek était allé se coucher après avoir regardé la télévision jusqu'à la fin du journal du soir. Ali se dirigea à pas de loup vers la porte d'entrée. Au moment où il tournait la clef dans la serrure, il lui sembla entendre du bruit dans la chambre de son père. Il tendit l'oreille, mais ne distingua rien d'autre que le ronflement du réfrigérateur qui s'échappait de la cuisine. Fausse alerte. Rassuré, il sortit de l'appartement.

Ali et Mina glissaient comme des fantômes dans les rues sombres du centre-ville, évitant autant que possible les halos des lampadaires. Enfin, ils arrivèrent en face du Musée des Sciences et des Techniques. La porte d'entrée était scellée par un ruban rouge et blanc. Ils contournèrent le bâtiment jusqu'à une autre porte sur laquelle était écrit « Accès interdit ».

– C'est l'entrée de service, dit Ali à mi-voix.

Il faisait un froid intense et des nuages de vapeur sortaient de leurs bouches chaque fois qu'ils parlaient.

– Tu crois que tu vas arriver à l'ouvrir ? souffla Mina.

– Je ne sais pas. La dernière fois que j'ai essayé, ça a fonctionné, mais...

Ali posa la main sur la porte et ferma les yeux. Les paroles

d’Absalom résonnaient dans son esprit : « chaque porte peut être verrouillée ou déverrouillée à l’aide d’un mot de passe qu’on appelle un sésame ». Il s’efforça de faire le vide dans son esprit jusqu’à ce qu’une formule apparaisse.

– Pictogramme ! prononça-t-il sur un ton solennel.

La porte s’ouvrit aussitôt.

– Tu as réussi ! s’écria Mina.

– Chut ! ordonna Ali.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Rien. Pendant une seconde, j’ai eu l’impression que quelqu’un nous observait.

Ils se glissèrent discrètement à l’intérieur et gagnèrent le hall d’entrée. La lumière de la lune, qui entrait par une verrière, permettait de deviner dans la pénombre la silhouette du guichet. Ils venaient de pénétrer dans la salle consacrée à l’Antiquité quand soudain, Ali s’arrêta.

– Attends, chuchota-t-il. Il y a quelque chose qui cloche.

– Quoi ?

– Le musée devrait être équipé d’un système d’alarme, surtout après un cambriolage !

– Il y a peut-être un gardien de nuit qui... Oh !

Mina venait de trébucher sur un obstacle. Elle se pencha en avant pour voir ce que c’était, puis elle recula vivement en étouffant un cri. C’était un corps humain. Ali s’approcha à son tour.

– Pas de panique, dit-il d’une voix mal assurée. Il respire encore !

– Qui c’est ?

– C’est ce que j’essaie de savoir. Attends. Il porte un uniforme... Une casquette... Tu avais raison : il y a un gardien de nuit. Enfin... Il y avait un gardien de nuit !

– Les cambrioleurs, murmura Mina. Ils sont revenus.

Ils laissèrent derrière eux le corps inanimé du gardien et ils passèrent sans bruit dans la salle consacrée au Moyen Âge. La vitrine du scriptorium, qui avait été brisée lors du premier cambriolage, était elle aussi scellée par un ruban. Le mannequin en robe de moine, lui, avait perdu plusieurs de ses membres. Ali et Mina scrutèrent les

environs mais ils ne virent personne. Ils s'apprêtaient à fouiller le cabinet d'écriture quand tout à coup, ils entendirent des éclats de voix dans la salle voisine. Ils s'approchèrent de la porte sur la pointe des pieds, puis ils risquèrent un coup d'œil à l'intérieur. La pièce était illuminée par les faisceaux de plusieurs lampes de poche.

– Dépêchez-vous, dit un homme en arabe. Le gardien est peut-être hors d'état de nuire, mais il ne faudrait pas qu'un passant nous aperçoive depuis la rue.

Ali reconnut aussitôt la voix de Malik. Il traduisit à l'oreille de Mina ce qu'il venait d'entendre.

– Il n'y a rien dans la vitrine sur le télégraphe, grommela un autre homme. Vitellius n'aurait pas pu nous indiquer l'endroit exact où se trouvait le fragment du livre ?

– J'ai tenté d'obtenir cette information, grinça Malik, mais même privée de ses pouvoirs, Hildegarde reste une adversaire coriace.

– Vous êtes sûr, au moins, que le fragment se trouve ici ?

– Certain. Continuez à chercher, au lieu de jacasser !

Ali et Mina entendirent encore du remue-ménage pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que l'un des hommes pousse un cri de joie.

– J'ai trouvé !

Tous se rassemblèrent autour de lui. Il était agenouillé devant la tour d'un ordinateur des années 1990. Elle était équipée d'un compartiment secret dont il tira une liasse de feuilles.

– Très ingénieux, commenta Malik. Hildegarde se doutait que, si nous venions ici, nous nous intéresserions d'abord à des objets de l'époque de Charlemagne, mais elle a sous-estimé notre ténacité !

– On ne peut pas les laisser faire, chuchota Mina. Il faut tenter quelque chose !

– Je vais tâcher de leur faire peur, proposa Ali. Ensuite... On improvisera.

Il tendit la main vers un fax qui trônait sur un présentoir et il se concentra. La machine s'éleva lentement dans les airs puis elle alla se fracasser contre un mur. Le bruit résonna dans toute la salle. Toutes les lampes de poche se dirigèrent en même temps vers la carcasse de l'appareil.

– Qu’est-ce qu’il se passe ? demanda l’un des hommes. Il y a quelqu’un ?

– Peu importe, dit Malik. Nous avons trouvé ce que nous étions venus chercher. Filons !

Le groupe quitta la salle par une autre issue. Pendant ce temps, Ali et Mina revinrent sur leurs pas pour tenter de les prendre à revers. Quand ils arrivèrent dans le hall d’entrée, Malik était en train d’ouvrir la porte du musée en déchirant le ruban de protection. Avant de sortir, il pointa l’index vers un boîtier métallique situé dans un angle du plafond. Un éclair s’échappa de son doigt et aussitôt, une ampoule rouge se mit à clignoter sur le côté du boîtier.

– Une alarme, s’écria Ali. Vite, à la porte de service ! La police ne va pas tarder à arriver.

Ils s’engagèrent dans le couloir par lequel ils étaient arrivés, mais à mi-chemin, une ombre leur barra le passage.

– Pas si vite, jeune homme !

Ali s’immobilisa. Tarek le toisait, les mains sur les hanches.

– Je crois que tu me dois quelques explications ! dit-il d’une voix sourde.

– Papa ! Mais... Qu’est-ce que tu fais là ?

– C’est plutôt à moi de te poser cette question ! explosa Tarek. Je t’ai entendu quitter l’appartement, tout à l’heure. Il était 23 h 20. J’aurais pu te rattraper, mais j’ai préféré te suivre pour savoir où tu allais. Depuis plusieurs semaines, j’ai l’impression que tu me caches quelque chose. Quand tu rentres tard de l’école, tu ne veux pas me dire où tu étais... Quand tu vas au cinéma, le soir, tu ne peux pas me raconter le film à ton retour... Et maintenant, je te surprends en train de cambrioler un musée en plein milieu de la nuit. Est-ce que tu pourrais me dire ce qui se passe ?

– Je peux tout t’expliquer, promit Ali, mais pas ici. La police va être ici d’une minute à l’autre !

Tarek fronça les sourcils.

– Et alors, gronda-t-il, tu as quelque chose à te reprocher ?

– Je te jure que non, mais il ne faut pas qu’ils nous trouvent ici.

À cet instant, une sirène retentit dans la rue. Tarek s’écarta.

– Très bien, lâcha-t-il. On s'en va, mais ne crois pas t'en tirer comme ça. On poursuivra cette petite conversation en temps voulu !

Ils sortirent en courant par la porte de service. Ali et Mina traversèrent la rue pour aller se cacher derrière une voiture en stationnement, mais Tarek, en voulant les suivre, manqua le bord du trottoir et tomba en avant sur la route. Il était en train de se relever quand deux policiers surgirent à l'angle de la rue. L'un d'eux le mit en joue avec son arme de service.

– Haut les mains ou je tire ! cria-t-il.

Tarek obéit. Il leva lentement les mains en l'air, tandis que les deux agents s'approchaient de lui avec prudence. Impuissant, Ali assista à l'arrestation de son père. Il vit comment on lui passait une paire de menottes aux poignets et comment on l'embarquait sans ménagement dans une voiture bleu-blanc-rouge. Lorsque les feux du gyrophare disparurent dans la nuit, quelques minutes plus tard, une vague de désespoir le submergea. En l'espace d'une heure, le Cercle du Loup avait gagné la partie en récupérant le dernier fragment du livre interdit et Ali, lui, avait perdu le dernier parent qui lui restait.

## CHAPITRE 16

### LE RETOUR DE YASTOTH

À la fin d'un cours de dessin qui avait été consacré à l'art de la perspective, les élèves quittèrent la salle C204 en piaillant et prirent la direction de la cour de récréation. Mina, qui était sortie la dernière, fit d'abord mine de les suivre, mais au bout du couloir, elle bifurqua vers la gauche, où un petit escalier en bois menait au niveau supérieur. Arrivée en haut des marches, elle s'arrêta devant une porte à la peinture écaillée. Après s'être assurée que personne ne l'avait suivie, elle frappa trois coups puis, après un temps de silence, deux autres coups.

– Entre ! lui répondit une voix étouffée.

La porte donnait accès au grenier du collège où Ali, une semaine plus tôt, avait trouvé refuge. Mina le trouva installé dans un fauteuil Louis XVI au milieu d'un capharnaüm où on pouvait reconnaître, entre autres, un buste de Victor Hugo, un drapeau tricolore, une carte du monde des années 1950, un squelette humain, une grosse caisse et une paire de cymbales. La plupart des objets étaient drapés de toiles d'araignée et la lumière du jour qui entrait par une lucarne pailletait d'or la poussière qui flottait dans l'air. Mina sortit de son cartable un sachet rempli de nourriture ainsi qu'un exemplaire de *La Province*. La page de couverture était barrée d'un titre en lettres capitales : « LE CHAOS ».

– Je t'ai apporté un peu de lecture, dit Mina en soupirant.

La nuit où Tarek avait été arrêté, Ali était passé chez lui pour prendre quelques affaires, mais il n'était resté que quelques minutes. Il avait peur que la police vienne le chercher au petit matin pour le placer dans un foyer ou, pire encore, pour le jeter en prison. Sa première intention avait été de s'installer dans la caravane d'Omar, mais il avait changé d'avis en songeant que Malik, pour une raison quelconque, pouvait revenir la fouiller. Il avait donc préféré se cacher dans le grenier du collège. Certes, la salle qui lui servait de chambre n'avait pas de radiateur, mais les tuyaux de l'étage inférieur

apportaient une certaine douceur et, somme toute, il pourrait vivre dans un relatif confort jusqu'à ce que la situation s'éclaircisse.

Hélas, au cours des jours suivants, les informations qui lui étaient parvenues par l'intermédiaire de *La Province* avaient confirmé ses pires craintes : Malik, grâce aux cinq fragments du livre interdit, avait invoqué Yastoth. Cependant, plutôt que d'aller modifier les manuscrits et les imprimés comme le pensaient Ali et Mina, le génie avait transmigré vers un ordinateur connecté à Internet, puis il avait entrepris de semer la panique sur la Toile en piratant les sites, les blogs, les forums, mais aussi les comptes en banque et les dossiers administratifs. Le Cercle du Loup avait revendiqué ces attaques en se gardant de préciser leur nature exacte, et la majorité des spécialistes les avait attribuées à un virus informatique particulièrement sophistiqué.

La plupart des entreprises avaient fermé leur boutique en ligne pour être sûres de ne pas escroquer involontairement leurs clients, la plupart des journaux avaient cessé de paraître en version numérique pour être sûrs de ne pas répandre involontairement de fausses nouvelles, et la plupart des correspondants avaient renoncé à envoyer des courriers électroniques pour être sûrs de ne pas diffuser involontairement des insultes ou des messages de propagande.

Ali parcourut la une du journal.

– Que font les autorités ? demanda-t-il.

– Rien, répondit sombrement Mina. Elles sont totalement impuissantes. Le Ministre de l'Intérieur dit que « toutes les mesures seront prises pour parvenir à un règlement du problème dans les meilleurs délais », ce qui signifie plus ou moins : « je n'ai aucune idée de la façon dont nous allons pouvoir sortir de cette crise » !

– Et la population ?

– Elle se tourne vers une « résistance civile » qui s'organise autour du parti de Caroline de Staël. Tu n'as qu'à lire sa tribune sur « le retour aux valeurs traditionnelles », page 3 !

– Quelles valeurs ? s'étonna Ali.

– Oh, grommela Mina, on ne sait pas trop. Elle critique pêle-mêle le gouvernement, les intellectuels, les étrangers... Rien de neuf, sauf

que la population cherche des coupables et que le FNAP lui en livre sur un plateau ! Et ce n'est pas tout : comme le Cercle du Loup se réclame de l'Orient, les personnes d'origine arabe qui résident en France sont soupçonnées de le soutenir. Elles sont obligées de se justifier du matin au soir, sans quoi on les accuse de « silence complice ». Résultat : certaines d'entre elles, lassées d'être montrées du doigt, finissent *vraiment* par prendre le parti du Cercle. Regarde l'article sur « la course à la radicalité », page 5 !

– Tiens, murmura Ali, il y a aussi un article sur Papa...

– Vraiment ?

– Oui. Page 6. C'est juste un entrefilet. « Tarek A. refuse toujours d'expliquer les raisons de sa présence au Musée des Sciences et des Techniques le soir du second cambriolage ».

La voix d'Ali se brisa. Mina tenta de le reconforter.

– S'il était là, affirma-t-elle, il te dirait de continuer la lutte !

La tristesse d'Ali se changea en colère.

– N'importe quoi ! se récria-t-il. Il ne voulait pas que j'invoque Baltur, ni que je parle à Omar, ni que je m'occupe de magie de quelque façon que ce soit. S'il est en prison, c'est uniquement parce que je ne lui ai pas obéi !

– Tu ne dois pas te sentir coupable, répliqua Mina. Au moins, toi, tu as essayé d'arrêter Malik. Et puis... À cette occasion, tu as découvert que tu avais des pouvoirs ! En voulant te protéger, ton père t'empêchait d'être toi-même.

Le visage d'Ali se durcit.

– Qu'est-ce que tu en sais ? demanda-t-il.

– C'est-à-dire que...

– Tu peux me dire ce que m'ont rapporté tes conseils, depuis le début de cette histoire ? Tu m'as poussé à prendre des risques parce que tu t'ennuyais dans ton cocon de la rue des Acacias. Pour toi, c'était un jeu. Une aventure. Seulement toi, tu n'as rien perdu ! Tu as encore une maison, des parents...

– Tu parles... s'exclama Mina. Mes parents me prennent pour une folle ! Si tu...

– Ils n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Ali sentit qu'il était allé trop loin, mais il en voulait trop à Mina d'avoir critiqué son père pour s'excuser immédiatement. Ils se regardèrent avec hostilité pendant plusieurs secondes, jusqu'à ce que Mina se lève sans dire un mot et quitte le grenier en claquant la porte. Ali se laissa tomber dans son fauteuil. Il avait perdu Omar, il avait perdu Baltur, il avait perdu Tarek, et il comprenait avec une acuité croissante au fil des secondes qu'il venait de perdre Mina.

Sur la page de couverture de *La Province* qui était étalée sur le plancher, Caroline de Staël souriait de toutes ses dents.

## CHAPITRE 17

### LE TÉMOIGNAGE DE BALTUR

La nuit était tombée sur le Collège Galland. Avec mille précautions, Ali poussa la porte du grenier qui s'ouvrit avec un grincement de violoncelle. Il resta immobile pendant quelques secondes, l'oreille tendue, mais il n'entendit pas le moindre bruit. À cette heure tardive, le bâtiment était désert et il pouvait s'aventurer sans risque hors de sa cachette. Il descendit jusqu'au rez-de-chaussée puis il emprunta un couloir qui conduisait à la cour de récréation.

Comme chaque soir, il fit sa toilette dans le vestiaire du gymnase avant de se rendre dans la cuisine qui jouxtait le réfectoire afin de chercher quelques provisions. Cette fois, il emporta une boîte de raviolis, un petit suisse et une orange, puis il reprit le chemin du grenier. Dans le silence et l'obscurité de la nuit, le collègue avait un tout autre aspect qu'en plein jour. Sans le joyeux tumulte de centaines d'élèves occupés à jouer, à rire, à crier, à se chamailler et à se bousculer à qui mieux mieux, il avait quelque chose de lugubre. Parfois, il arrivait à Ali d'entrer par effraction dans une salle de classe à l'aide d'un sésame. Cette fois, il pénétra dans la salle A12 et monta sur l'estrade pour s'adresser à une assemblée de chaises vides.

– À l'époque du Calife Haroun Al-Rachid, déclama-t-il en imitant la voix de M. Jolivet, les mages se déplaçaient sur des tapis volants. Ils avaient à leur service des génies aux pouvoirs mystérieux qui...

Ali poussa un long soupir. Baltur lui manquait.

De retour dans sa cachette, il se saisit de son téléphone. Jamais il ne s'était senti aussi seul que dans ce grenier poussiéreux où sa seule compagnie était celle d'un couple de rats et d'une famille de pigeons. Depuis leur dernière dispute, Mina n'était pas revenue le voir une seule fois. Il ouvrit l'appareil et poussa une exclamation de surprise. L'écran, qui était resté noir pendant plus d'une semaine, était baigné d'une lueur bleutée.

– Baltur ? murmura Ali.

Les icônes du bureau apparurent l'une après l'autre. Le téléphone fonctionnait à nouveau.

– Montre-toi, s'il te plaît !

Enfin, le visage de Baltur apparut à l'écran. Il avait la tête baissée, comme s'il était honteux de quelque chose.

– Comme je suis heureux de te voir ! s'écria Ali.

– Oh... Il n'y a vraiment pas de quoi, bougonna le génie.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– C'est toi qui avais raison. Je suis un incapable.

Ali le regarda d'un air perplexe.

– Je ne sais pas de quoi tu parles, répondit-il en hochant la tête. Dis-moi plutôt depuis combien de temps ce téléphone fonctionne !

– Je ne sais pas... Deux ou trois jours.

– Deux ou trois jours ?

– Oui. J'ai entendu ta conversation avec Mina. C'est... Je... Tout est de ma faute !

Ali s'installa dans le fauteuil Louis XVI.

– Je ne comprends pas, dit-il. Explique-toi.

– C'est que... C'est une longue histoire.

– On a toute la nuit devant nous.

Baltur prit une profonde inspiration.

– Dans ce cas, commença-t-il, nous devons revenir dans le passé de dix ans. À cette époque, Omar vivait à Bagdad. C'était un mage respecté, le Gardien d'un fragment du livre interdit et le maître d'un brillant disciple du nom de Tarek Ali.

– Quoi ? s'exclama Ali, manquant de s'étouffer avec un ravioli.

– Oui. Ton père était un mage prometteur. Il n'en avait jamais parlé à sa famille, dans le but de la protéger, mais j'étais au courant, puisque j'étais à son service ! Il m'appelait son « fidèle génie ».

Baltur marqua une pause de quelques secondes.

– Hélas, poursuivit-il, une guerre civile a éclaté en Irak. Plusieurs factions ennemies se sont mises en tête de recruter des mages dans l'espoir de prendre l'avantage grâce à leurs pouvoirs. Omar et Tarek ont refusé de prendre part aux combats, mais chaque faction avait peur qu'ils finissent par se mettre au service d'une faction adverse.

Personne n'admettait qu'ils puissent rester neutres. Pour eux, la situation est vite devenue intenable. Ils ont d'abord reçu des menaces, puis ils ont commencé à subir des représailles.

– Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? demanda Ali.

– Un jour, répondit Baltur, une bombe artisanale a détruit votre maison. Par miracle, vous étiez absents, mais il est devenu clair pour Tarek que vous deviez quitter le pays de toute urgence. Tu étais encore un bébé, et s'il t'était arrivé quoi que ce soit, il ne se le serait jamais pardonné. Omar, qui se sentait responsable des mages restés neutres, a pris de tête d'un groupe composé d'une dizaine d'entre eux et il les a conduits avec leur famille sur le chemin de l'exil. Nous nous sommes mêlés au flux des réfugiés qui fuyaient la guerre civile et nous avons traversé la Turquie, les Balkans, l'Autriche puis l'Allemagne avant d'arriver en France. Toutefois, nos problèmes étaient loin d'être terminés.

Baltur s'arrêta à nouveau, comme s'il lui coûtait d'en dire plus, mais Ali l'invita d'un geste de la main à continuer.

– D'une part, expliqua-t-il, les autorités françaises traitaient les nouveaux arrivants avec méfiance. Pendant que leur demande d'asile était examinée, ils étaient hébergés dans des centres surpeuplés où ils étaient surveillés jour et nuit, comme dans une prison. La plupart d'entre eux vivaient la peur au ventre, car s'ils ne pouvaient pas prouver qu'ils étaient en danger dans leur pays d'origine, leur demande serait refusée et ils seraient expulsés. D'autre part, parmi les réfugiés irakiens, il y avait des membres des différentes factions rivales qui, important leur conflit dans les centres d'hébergement, continuaient à faire pression sur les mages pour les gagner à leur cause. Une nuit, Omar s'est échappé avec Tarek et sa famille, c'est-à-dire Naïma – ta maman – et toi. Comme nous n'avions nulle part où aller, Omar a été trouver sa consœur Hildegarde Vitellius, la Gardienne d'Aix-la-Chapelle, qui s'était installée dans cette ville, pour qu'elle nous vienne en aide. C'est ce qu'elle a fait. Elle nous a offert un toit puis, en quelques semaines, elle vous a fourni les papiers qui vous permettraient de rester en France définitivement.

Ali était abasourdi.

– Mon père ne m’a jamais parlé de tout ça ! dit-il.

– Je crois savoir pourquoi, répliqua Baltur. Quelques mois plus tard, Naïma est tombée malade. Au début, ce n’était rien, juste une toux persistante accompagnée d’une légère fièvre, qu’on a attribuée au changement de climat. Hélas... Son état s’est rapidement aggravé. Un soir, pendant le dîner, elle s’est mise à cracher du sang. On m’a demandé de la guérir, mais je ne pouvais rien faire : c’était un mal occidental, auquel je n’avais jamais eu affaire ! Tarek a appelé Omar qui lui a aussitôt préparé un élixir de rétablissement. Le lendemain matin, elle semblait aller mieux. Sa fièvre était tombée, et elle ne toussait plus que de temps en temps. Elle est allée dans la cuisine pour préparer du thé, et c’est alors qu’elle s’est évanouie. On l’a portée dans son lit, mais la situation a empiré au fil des heures et le jour suivant, en fin d’après-midi, elle est morte. Tu comprends... C’était une maladie inconnue, face à laquelle notre magie était inopérante !

Le silence retomba dans le grenier, seulement troublé par le roucoulement d’un pigeon. Baltur se passa la main sur le front.

– Tarek était fou de douleur, reprit-il. Il a crié que la magie ne servait à rien puisqu’elle n’avait pas pu sauver son épouse. Il a chassé Omar, son propre maître, de son toit. Sans doute pensait-il que s’il n’avait pas cru en nous, s’il l’avait emmenée à l’hôpital au lieu de la garder à la maison, elle aurait pu être sauvée. Les médecins auraient su quoi faire, eux, ils auraient trouvé un remède ! Finalement, il a renoncé à l’exercice de la magie et il s’est fait chauffeur de taxi. Il m’a rangé dans une cave avec tout ce qui lui rappelait sa vie d’autrefois et, à compter de ce jour, il n’a plus jamais adressé la parole à Omar.

– Je comprends, murmura Ali. Quand j’ai été chercher la lampe de poche dans sa chambre, la porte était verrouillée, mais elle s’est ouverte quand j’ai prononcé le nom d’Omar. C’était sans doute un vieux sésame, qui datait de l’époque où Papa était son disciple...

Cette nuit-là, Ali eut toutes les peines du monde à trouver le sommeil. Le fait que son père ait été un mage lui faisait considérer la situation d’une façon totalement nouvelle. Tarek ne rejetait pas

la magie par scepticisme, comme Ali l'avait longtemps cru. Sa déception était à la hauteur de la foi qu'il avait eue pendant sa jeunesse. Si Ali parvenait à faire la démonstration que la magie pouvait sauver des vies, Tarek se réconcilierait peut-être avec son passé ! En outre, ce serait pour Baltur une occasion de se racheter après son échec face à la maladie de Naïma.

Vers minuit, Ali prit une résolution : le lendemain, il passerait à l'action pour contrer les plans de Malik. Cependant, auparavant, il devait reprendre contact avec Mina. À la lumière des informations que lui avait apportées Baltur, leur brouille paraissait dérisoire et, en tout état de cause, ils ne seraient pas trop de trois pour résoudre une crise qui tenait en échec le pays entier !

## CHAPITRE 18

### LE BALLON ENCHANTÉ

« Bonjour, vous êtes sur le répondeur de Mina Sitruk, veuillez laisser un message... ». Ali raccrocha. Quelques secondes plus tard, le visage de Baltur apparut sur l'écran de son téléphone.

– Elle ne répond pas, dit le génie. Tu crois qu'elle refuse toujours de te parler ?

– Impossible de le savoir, répondit Ali. Son téléphone est éteint, comme si elle refusait de parler à qui que ce soit ! J'espère qu'il ne lui est rien arrivé...

Le jour était en train de se lever et une lumière pâle baignait le décor du grenier. Ali se leva de son fauteuil et fit les cent pas.

– Je dois lui parler directement, dit-il d'un ton préoccupé, mais je ne sais pas où ni quand...

– Tu pourrais l'aborder pendant la récréation, suggéra Baltur.

– Non. Il y a beaucoup trop de monde dans la cour. D'autres élèves pourraient me voir, sans parler des surveillants. N'oublie pas que je suis porté disparu !

– Oui. C'est vrai.

Soudain, Ali s'arrêta.

– Attends ! s'écria-t-il. Quel jour est-on ?

– Vendredi, répondit Baltur.

– Très bien. Dans notre classe, la journée commence par un cours de sport. Je vais prendre contact avec Mina dans le gymnase !

Une heure plus tard, Ali était posté dans l'espace exigu où étaient rangés les ballons et les agrès. Les odeurs de caoutchouc et de transpiration qui flottaient dans le réduit étaient vaguement écœurantes, mais sa position, entre le vestiaire des filles et la halle de sport, était stratégiquement idéale. Il attendait depuis une vingtaine de minutes, assis sur une caisse en bois, quand des voix aiguës résonnèrent dans le vestiaire. Il colla son oreille contre le mur. Un groupe de filles était en train de discuter avec animation. La voix d'Olympe dominait toutes les autres.

– Ce n’est que le début, disait-elle. Vous allez voir : après avoir semé le chaos, ils vont prendre le pouvoir et, une fois en place, ils vont imposer à tout le monde leurs règles, leur mode, leur musique, leur cuisine...

Ali risqua un coup d’œil par la grille d’aération qui reliait les deux pièces. Olympe, en maillot de corps blanc, était en train de parler à deux de ses camarades qui l’écoulaient d’un air inquiet. Elle poursuivit en baissant la voix, comme si elle s’apprêtait à leur révéler un secret de la plus haute importance.

– Le pire, murmura-t-elle, ce sera pour nous. Les filles. Les femmes. Chez eux, les femmes ne sont que des objets qui appartiennent à leur père ou à leur mari. D’ailleurs, chaque homme a le droit d’avoir plusieurs épouses.

– Noon... s’exclamèrent en chœur ses deux camarades.

– Si ! On appelle ça un harem. Elles sont enfermées jour et nuit dans une cave sous la surveillance d’un eunuque qui veille à ce qu’elles ne communiquent pas avec le monde extérieur !

– C’est horrible !

Ali était furieux. Il aurait voulu crier aux deux bécasses qui buvaient les paroles d’Olympe que c’était un tissu de mensonges, que son père, par exemple, n’avait eu dans sa vie qu’une seule et unique épouse et qu’il ne l’avait jamais enfermée nulle part, mais il ne pouvait pas se permettre de trahir sa présence. Il continua donc à écouter leur conversation sans rien dire.

– C’est pour cette raison que les filles doivent être à la pointe du combat contre le Cercle du Loup, conclut Olympe.

– Mais le gouvernement va faire sans doute quelque chose ! objecta timidement une petite rousse à lunettes d’écaille.

Olympe renifla avec mépris.

– Le gouvernement est un ramassis de mollassons, répliqua-t-elle. Heureusement, des mouvements de résistance sont en train de voir le jour un peu partout.

Elle prit un air mystérieux.

– Ne le répétez à personne, poursuivit-elle, mais des milices citoyennes commencent à se former dans la clandestinité.

– Des milices citoyennes ?

– Chut ! Pas si fort... D’anciens policiers et d’anciens gendarmes entraînent des groupes de civils aux techniques d’autodéfense et préparent des opérations coup de poing contre des mosquées, des hammams, des restaurants...

La voix forte de M<sup>me</sup> Arbogast, le professeur d’éducation physique et sportive, interrompit leur conversation.

– Mesdemoiselles, tonna-t-elle, dépêchez-vous de vous préparer. Le cours va commencer dans deux minutes !

Olympe glissa de petits morceaux de papier dans les mains de ses camarades.

– Si vous voulez nous rejoindre, souffla-t-elle, rendez-vous demain à 18 h à cette adresse !

Le cours débuta dans la halle de sport, Ali tenta d’apercevoir Mina par un interstice entre la porte et le mur, mais il ne la vit nulle part. Au bout d’un quart d’heure, il se rendit à l’évidence : elle était absente. Il était en train de se demander ce qui lui était arrivé, échafaudant les scénarios les plus improbables, quand M<sup>me</sup> Arbogast annonça aux élèves qu’elles allaient s’affronter au cours d’une partie de basket.

– Allez chercher deux ballons dans la réserve, ordonna-t-elle, et au pas de course !

Ali se cacha en toute hâte derrière un cheval d’arçons. Quelques instants plus tard, deux jeunes filles en survêtement ouvrirent la porte du réduit et sortirent deux ballons de basket d’une caisse en bois. Ali se recroquevilla autant que possible en espérant qu’elles ne remarquent pas sa présence. Heureusement, elles ressortirent sans l’avoir vu. Il poussa un soupir de soulagement.

Dans la halle, une partie s’engagea entre deux équipes. Olympe s’empara du ballon, s’approcha du panier adverse et tira d’un geste gracieux. Elle était la meilleure joueuse de la classe, et l’équipe qui la comptait dans ses rangs avait de grandes chances de remporter la victoire. Le ballon vola en cloche vers le panier, mais au dernier moment, il dévia de sa trajectoire et manqua sa cible. Olympe étouffa un juron tandis que l’équipe adverse partait en contre-attaque.

Dans sa cachette, Ali, la main levée, souriait avec malice. Jamais la pratique de la magie ne l'avait autant amusé. Au cours d'une deuxième attaque, Olympe tira à nouveau mais Ali, d'un geste, détourna la balle qui manqua le panneau d'un bon mètre.

– Qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ? la houspilla une de ses coéquipières. C'était un panier impossible à manquer !

Au cours d'une troisième attaque, le tir d'Olympe s'envola vers les gradins. M<sup>me</sup> Arbogast elle-même s'étonna de sa maladresse.

– C'était lamentable, commenta-t-elle. On dirait que vous n'êtes pas dans un bon jour, M<sup>lle</sup> de Staël !

Olympe, rouge et furieuse, frappa le sol du pied. Pendant ce temps, le ballon continua sa course et roula jusqu'au vestiaire des filles. Impatiente de faire oublier ses échecs, elle courut le chercher. Ali, de son côté, gagna la grille d'aération. Ce petit jeu lui faisait presque oublier l'absence de Mina.

Quand Olympe entra dans le vestiaire, le ballon était en train de rebondir sur place, comme s'il était doué d'une volonté propre. Incrédule, elle se frotta les yeux. Ne l'avait-elle pas vu rouler au sol quelques secondes plus tôt ? Il se mit bientôt à rebondir de plus en plus haut. Quand il s'approcha d'elle, elle recula d'un pas. Elle avait l'intention de retourner dans la halle, mais le ballon fut plus rapide qu'elle. Il rebondit contre un mur et retomba derrière elle, lui interdisant toute retraite. Elle se réfugia en hurlant dans les toilettes.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Lorsque M<sup>me</sup> Arbogast fit irruption dans le vestiaire, tout était terminé. Olympe montra du doigt le ballon qui, à présent, reposait sur le carrelage, immobile.

– Le ballon, dit-elle d'une voix blanche. Il m'a attaqué !

– Il vous a... Non, mais vous vous fichez de moi ? Arrêtez de faire l'idiote et rejoignez vos camarades. Vous nous avez fait perdre assez de temps.

De l'autre côté de la cloison, Ali devait faire des efforts surhumains pour ne pas éclater de rire.

## CHAPITRE 19

### LA SALLE DES PROFESSEURS

Ce soir-là, Ali décida d'enquêter sur l'absence de Mina. Le plus simple aurait été de se rendre à son domicile, au 9 rue des Acacias, mais quitter le collège alors que la police était à sa recherche comportait des risques qu'il ne voulait pas prendre inconsidérément. Il était en train de se glisser hors du grenier, son téléphone à la main, lorsque la voix de Baltur s'échappa du haut-parleur.

– Où va-t-on ? demanda-t-il.

– Chut ! répondit Ali. Ne parle pas si fort. On va dans la salle des professeurs.

– Pourquoi ?

– Chut ! répète Ali. Quand un élève manque à l'appel, on écrit dans un registre son nom et le motif de son absence. Si j'arrive à mettre la main sur le registre de notre classe, j'apprendrai peut-être pourquoi Mina n'était pas en cours aujourd'hui !

Deux minutes plus tard, il s'arrêta devant une porte blanche sur laquelle était fixé un écriteau : « Salle des professeurs ». Il posa la main sur le panneau, ferma les yeux, puis murmura :

–  $\Pi \times R^2$  !

Le mécanisme de la serrure cliqueta et la porte s'ouvrit. Le sésame avait fonctionné.

C'était la première fois qu'Ali pénétrait dans la salle des professeurs. Le centre de la pièce était occupé par une table rectangulaire entourée de chaises tandis que, dans un coin, deux fauteuils étaient disposés de part et d'autre d'un petit guéridon. Ali aperçut également dans la pénombre une sorte de comptoir sur lequel trônait une cafetière électrique, ainsi que plusieurs rangées de casiers métalliques portant les noms des différents enseignants. Il avança de quelques pas jusqu'à un pilier sur lequel était affiché un avis : « Pour des raisons de sécurité, vous êtes priés de ne pas utiliser votre messagerie électronique ni le site internet de l'établissement, et ce jusqu'à nouvel ordre. Le Principal ».

Ali entreprit de fouiller les casiers des professeurs de sa classe à la lueur de son écran, mais il ne trouva que des cours, des exercices et des copies à corriger. Au bout d'un quart d'heure, découragé, il posa son téléphone sur la table et se laissa tomber sur une chaise.

– C'est idiot, murmura-t-il. Les registres de présence ne sont pas dans la salle des professeurs. Ils sont dans les bureaux de l'administration. C'est là que les surveillants les emmènent après avoir fait le tour des salles de classe. Je suis en train de perdre mon temps...

Soudain, la porte s'ouvrit et deux voix d'hommes résonnèrent dans la salle. Pris de panique, Ali se jeta au sol, puis il franchit à quatre pattes les quelques mètres qui le séparaient des toilettes. Les deux hommes étaient en pleine conversation.

– Je ne suis pas d'accord avec vous ! dit le premier.

Ali reconnut aussitôt la voix de M. Jolivet.

– Quand un élève fait l'apologie du terrorisme, s'exclama le second, il doit être exclu sur-le-champ. Si on ne condamne pas énergiquement ce genre de propos...

Ali tressaillit. M. Vinogradoff.

– Ce n'est qu'un enfant, objecta le professeur de français. D'un point de vue pédagogique, une exclusion pure et simple serait contre-productive. Je crois qu'il faut, au contraire, encourager le débat au sein de la classe !

– Pour mettre au même niveau la parole de l'élève et celle du professeur ? répliqua le professeur de français. Non merci. Tous les avis ne se valent pas, cher collègue. Ceux qui prétendent le contraire se... Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Quoi donc ?

– On dirait... Un téléphone.

Horrifié, Ali porta la main à sa bouche. Il avait oublié son téléphone sur la table. Par chance, M. Jolivet réagit promptement.

– Oh, fit-il d'un ton dégagé, c'est le mien ! Figurez-vous que je le cherche depuis ce matin.

– Ah, grogna M. Vinogradoff. Bon. Il se fait tard. Les conseils de classe durent de plus en plus longtemps ! Je propose que nous poursuivions cette conversation plus tard. Vous partez ?

– Non. Pas tout de suite. J’ai encore quelques photocopies à faire pour mon cours de lundi.

– Dans ce cas... Bonne soirée.

– Merci. De même. Au revoir !

M. Vinogradoff sortit. Une minute s’écoula, dans un silence à peine troublé par le ronronnement de la photocopieuse, avant que M. Jolivet reprenne la parole.

– Vous pouvez sortir, M. Ali, dit-il calmement.

Ali sortit de sa cachette en se dandinant. Il se sentait comme un cambrioleur qu’un policier aurait pris en flagrant délit. Le professeur d’histoire-géographie le regarda d’un œil amusé.

– Je vous ai vu tout à l’heure vous réfugier dans les toilettes, ajouta-t-il.

– Pourquoi n’avez-vous rien dit à Vino ? s’étonna Ali. Je veux dire... À M. Vinogradoff ?

– Disons que... Benoît est un excellent spécialiste de la littérature romantique, mais nous n’avons pas tout à fait la même conception de l’éducation. Il vous aurait sans doute dénoncé aux autorités compétentes.

– Et... Ce n’est pas ce que vous comptez faire ?

M. Jolivet hocha la tête en souriant.

– Sûrement pas avant d’avoir appris de votre bouche pourquoi vous avez disparu depuis dix jours !

– Vous n’allez pas me croire...

– Ne me sous-estimez pas !

Ali s’exécuta. Il lui raconta tout, depuis sa rencontre avec Baltur jusqu’à son expédition dans le gymnase. Les mots lui venaient sans effort, comme l’eau coule d’une fontaine, et il se rendit compte combien le fait de parler à cœur ouvert à un être de chair et de sang – et non à un téléphone, aussi magique soit-il – lui faisait du bien. M. Jolivet l’écouta avec attention, ne l’interrompant que de temps à autre pour poser une question ou demander une précision. À la fin de son récit, Ali se sentait épuisé, comme s’il venait de revivre en quelques minutes toutes les aventures et les mésaventures des mois précédents, mais aussi, d’une certaine façon, soulagé.

- Voilà, conclut-il. Vous savez tout.
- Si je vous ai bien compris, dit pensivement le professeur, le Cercle du Loup serait dirigé par un mage et le virus informatique qu’il propage serait en réalité un génie malfaisant...
- Du nom de Yastoth. Oui.
- Est-ce que quelqu’un d’autre est au courant ?
- Mina, répondit Ali. Mina Sitruk. Seulement... Je ne sais pas où elle est. En fait, c’est pour cette raison que je suis venu ici ce soir. Vous savez peut-être pourquoi elle est absente...
- Mina Sitruk, répéta M. Jolivet. On m’a transmis un courrier de ses parents indiquant qu’elle était malade et qu’elle manquerait les cours pendant une semaine. Peut-être davantage. Hélas, je n’en sais pas plus.
- Ali, constatant que son interlocuteur semblait le prendre au sérieux, reprit confiance en lui.
- Quoiqu’il en soit, s’exclama-t-il, il faut retrouver Malik au plus vite !
- Vous avez raison, acquiesça M. Jolivet. Si ma mémoire est bonne, les premières cibles de son génie se trouvaient toutes dans le même périmètre géographique : la Mairie, la rédaction de *La Province*... Il est possible qu’il se trouve encore dans les environs. Je vais mener une petite enquête de mon côté.
- Soudain, il sursauta, comme s’il venait de se rappeler quelque chose.
- Vous m’avez dit que vous viviez dans le grenier du collège ? demanda-t-il avec sollicitude.
- Oui, répondit Ali.
- Très astucieux. Personne ne songerait à vous chercher ici. Je vous proposerais volontiers de vous héberger chez moi, mais mon immeuble est gardé par une concierge qui surveille toutes les allées et venues des locataires. Il serait donc plus prudent que vous restiez ici pour le moment. Dites-moi ce dont vous avez besoin. Je vous l’apporterai dès que possible !
- Vraiment ? C’est... Je... Merci, M. Jolivet !
- Nicolas. Appelez-moi Nicolas !

## CHAPITRE 20

### L'ÉVASION DE MINA

Le lundi suivant, en fin de matinée, M. Jolivet entra en coup de vent dans le grenier. Ses yeux brillaient d'excitation.

– Je suis sur une piste ! annonça-t-il triomphalement.

Il tendit à Ali le panier qui contenait son repas de midi, puis il lui s'empressa de lui raconter ce qu'il avait découvert la veille.

– Comme vous le savez, commença-t-il, des milices s'en prennent depuis plusieurs semaines aux boutiques tenues par des Arabes ou par des Turcs. Sous prétexte de riposter aux attaques du Cercle du Loup, elles cassent, pillent et brûlent tout ce qui leur paraît plus ou moins oriental. C'est ainsi que, samedi soir, un cuisinier marocain a été gravement blessé au cours de l'incendie de son restaurant. En signe de protestation, un collectif d'associations a organisé une manifestation le lendemain matin sur la Place des Halles. Cinq-cents personnes, issues de l'immigration ou solidaires des minorités opprimées, sont venues pour dire « non » à ces violences.

– Vous en faisiez partie ? demanda Ali.

– Naturellement, répondit M. Jolivet. Le cortège s'est mis en marche vers 10 h et, dix minutes plus tard, il est passé devant l'Hôtel de Ville. C'est alors que j'ai remarqué un homme en tenue de Bédouin qui observait les manifestants depuis le trottoir. Il correspondait en tous points à la description que vous m'aviez faite des hommes de Malik. Après le passage du cortège, il est parti dans une rue adjacente. Intrigué, je l'ai pris en filature et, au bout d'un quart d'heure environ, je l'ai vu entrer dans le Vieux Théâtre.

– Le Vieux Théâtre ? s'écria Ali, la bouche à moitié pleine. Mais... Il est abandonné !

– C'est exact, admit M. Jolivet. La préfecture a ordonné sa fermeture il y a deux ans pour cause d'insalubrité, et comme la municipalité n'avait pas les moyens de financer sa rénovation, il est resté inoccupé depuis lors. Du moins... Officiellement.

– Vous croyez que... C'est le quartier général du Cercle du Loup ?

– C’est possible, mais pour le savoir avec certitude, nous devons nous rendre sur place. Que diriez-vous d’une petite excursion, la nuit prochaine ?

Ali manqua de s’étouffer.

– La nuit prochaine ? répéta-t-il.

– Oui, répondit gravement M. Jolivet. La situation empire de jour en jour. Nous devons agir vite. Je propose que Mina nous accompagne. Si le Vieux Théâtre est vraiment le repaire de ces bandits, nous ne serons pas trop de trois pour les affronter.

– Mais... Vous oubliez que Mina est malade !

– C’est ce que disent ses parents. Ce n’est pas forcément vrai.

Ali se souvint que M. et M<sup>me</sup> Sitruk étaient convaincus que leur fille était folle. Elle avait fait allusion à plusieurs reprises aux traitements qu’ils voulaient lui imposer. M. Jolivet avait raison. Elle se portait sans doute comme un charme. En outre, leur brouille n’avait que trop duré. Le soir même, ils iraient lui rendre visite chez elle pour lui proposer de les accompagner !

À 21 h 30, Ali sortit du collège en catimini et s’engouffra dans la 2 CV de M. Jolivet qui l’attendait dans la rue de la Mairie. Un quart d’heure plus tard, la voiture s’arrêta dans le quartier pavillonnaire où vivait la famille Sitruk. Ali marcha jusqu’au n° 9 de la rue des Acacias puis, caché par la haie du jardin, il inspecta la façade de la maison. Au rez-de-chaussée, il vit M. et M<sup>me</sup> Sitruk, installés dans un salon Louis XV, silencieux et immobiles comme des statues de cire devant un poste de télévision qui diffusait des images de manifestations. Il leva la tête. Au deuxième étage, la fenêtre ronde de la chambre de Mina était éclairée.

Ali sortit de son sac le tapis volant d’Omar, puis il monta dessus et décolla du sol. Arrivé à la hauteur du deuxième étage, il frappa à la vitre. Recroquevillée sur son lit, Mina ne réagit pas. Inquiet, Ali frappa une deuxième fois. Cette fois, Mina tourna la tête dans sa direction. Elle le regarda d’un air incrédule puis, après un temps d’hésitation, elle se leva pour ouvrir la fenêtre. Ali remarqua qu’elle avait les traits tirés et les yeux rouges, comme si elle venait de pleurer.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle d’une voix faible.

– Je suis venu te faire une proposition, répondit Ali. Mais d’abord, tu dois me donner de tes nouvelles. On m’a dit que tu étais malade...

À ces mots, Mina éclata en sanglots. Au bout de deux ou trois minutes, quand elle fut à nouveau capable de parler, elle lui raconta ce qu’il s’était passé au cours des jours précédents. Un soir, pendant le dîner, son père avait tenu les propos abjects sur les « criminels étrangers » qui, selon lui, menaient la France à sa ruine. Dans un premier temps, Mina n’avait rien dit, mais entre le fromage et le dessert, lorsqu’il avait évoqué la nécessité de « nettoyer le pays », elle avait explosé. Elle avait crié à ses parents qu’ils ne comprenaient rien à rien, et elle leur avait tout raconté, du partage du livre interdit au retour de Yastoth.

– Ils m’ont regardée comme si j’étais possédée par le diable, murmura-t-elle. Maman m’a dit d’aller me reposer dans ma chambre en me promettant qu’on en reparlerait le lendemain. Seulement, quand je suis montée, elle s’est empressée d’appeler mon psychiatre.

– Le Docteur Abécassis.

– Exactement. Il est venu aussitôt.

– Qu’est-ce que tu lui as dit ?

– La vérité, dit-elle en haussant les épaules. Bien sûr, j’aurais pu lui mentir. J’aurais pu lui faire croire que c’était juste un canular, une façon comme une autre de me rendre intéressante. Il aurait rassuré mes parents en leur disant que c’était de mon âge et qu’avec le temps, tout finirait par rentrer dans l’ordre. J’aurais pu, mais voilà, j’en avais ma claque des mensonges, des simulacres, des sourires hypocrites, des salutations distinguées, bonne année, bonne santé... Bref. J’ai maintenu ma version des faits, et il a signé le formulaire autorisant mon internement. Demain, je pars à l’hôpital.

Elle marqua une pause avant d’ajouter presque rêveusement :

– À l’asile.

Ali la prit par les épaules.

– Il n’en est pas question, dit-il. Écoute : tu n’es pas folle. Je m’excuse d’avoir prétendu le contraire. Je ne savais plus où j’en étais. Tu as eu raison de me pousser à agir, à apprendre la magie avec

Omar, à tenter de faire obstacle à Malik... Tu as eu raison depuis le début. Et tu sais quoi ? Nous allons prendre notre revanche sur le Cercle du Loup. Ce soir même. Nicolas nous attend dans sa voiture à deux rues d'ici.

– Nicolas ?

– M. Jolivet. Il a peut-être découvert où se cachaient Malik et ses hommes. Je t'expliquerai en chemin. Tu viens ?

Mina sourit tristement.

– Je ne demande pas mieux, soupira-t-elle, mais je suis enfermée ici à double tour.

– Tu n'as qu'à monter sur mon tapis volant ! s'exclama Ali.

– Tu es sûr que...

– Ne t'inquiète pas. J'ai fait des progrès depuis le jour où tu m'as vu tomber sur le tas de sable !

Mina enjamba le rebord de la fenêtre puis elle rejoignit Ali sur le tapis. Ils glissèrent silencieusement comme deux oiseaux de nuit jusqu'à la 2 CV de M. Jolivet. Dix minutes plus tard, la voiture s'arrêta aux abords du Vieux Théâtre. C'était un édifice du XIX<sup>e</sup> siècle aux colonnes ornées de cannelures et d'arabesques. Sur sa façade noircie par les fumées de la ville, des faunes en pierre arboraient des sourires féroces, comme pour avertir les visiteurs qu'ils entraient en ces lieux à leurs risques et périls.

## CHAPITRE 21

### LE PIÈGE

La porte du Vieux Théâtre était condamnée par un mur de briques. Ali se tourna vers M. Jolivet :

– Vous êtes sûr que l’homme au costume de Bédouin est entré ici ?

– Certain. Il a juste posé la main sur une de ces...

Tout à coup, une des briques s’enfonça de plusieurs centimètres et le mur s’ouvrit en deux en crissant. M. Jolivet, Ali et Mina se glissèrent l’un après l’autre dans le passage étroit qui venait d’apparaître. Le hall d’accueil était désert. Le Vieux Théâtre était peut-être le quartier général du Cercle du Loup, mais son entrée n’était pas gardée. Peut-être Malik se sentait-il invulnérable au point de ne pas prendre les mesures de sécurité les plus élémentaires. Mina avança de quelques pas sur le carrelage en damier. Elle s’apprêtait à poser le pied sur une case noire lorsque, soudain, Ali poussa un cri.

– Attention !

Il la retint par le bras. Quand elle baissa les yeux, elle vit avec horreur qu’un trou venait de s’ouvrir devant elle. Si Ali n’avait pas été là, elle serait tombée dedans.

– Que... bredouilla-t-elle. Qu’est-ce que c’est que ce truc ?

Ali se pencha sur la case qui était en train de se refermer.

– C’est un trou de mémoire, dit-il. Omar m’en a parlé au cours de sa dernière leçon. Toute personne qui tombe dans ce piège en ressort amnésique !

– Tu veux dire que...

– Elle perd la plupart de ses souvenirs. C’est sans doute Malik qui a installé ce dispositif pour protéger l’entrée de son repaire. À présent, je comprends pourquoi le Vieux Théâtre n’a jamais été fouillé, alors que la police cherche les membres du Cercle dans toute la ville. Tous les agents qui ont voulu traverser ce hall sont tombés dans un trou et ont aussitôt oublié l’objet de leur visite !

– Si vous dites vrai, fit remarquer M. Jolivet, nous sommes sur la bonne piste.

– En effet, reconnut Ali. Je propose que nous poursuivions notre chemin et veillant à ne marcher que sur des cases blanches !

Ils arrivèrent sans incident de l'autre côté du hall et découvrirent un guichet aux parois de verre à droite duquel se trouvaient trois portes.

– Baltur... appela Ali. On aurait besoin de lumière !

Un faisceau bleu jaillit de l'écran du téléphone. À première vue, les trois portes étaient identiques : chacune d'entre elles était couverte d'une couche de peinture écaillée et ornée d'une affiche de spectacle : « Les voyages de Sindbad – Opéra de Carl Friedrich Wendling ».

– « Les voyages de Sindbad », lut M. Jolivet. Je me souviens : c'est le dernier spectacle qui a été joué dans ce théâtre avant sa fermeture !

– Bah, répliqua Mina en haussant les épaules. Ce sont juste de vieilles affiches. Qu'est-ce qu'on attend pour entrer ?

Elle tendit la main vers la poignée de la première porte, mais Ali l'arrêta d'un geste.

– Une minute, murmura-t-il. Il s'agit peut-être d'un nouveau piège. Ou... Je ne sais pas... D'une sorte d'épreuve. Si ça se trouve, une des trois portes donne accès à la salle de spectacle, tandis que les deux autres ouvrent sur des trous de mémoire, ou sur quelque chose de pire encore.

– Oui, mais... Comment le savoir ? demanda Mina. Je ne vois aucune différence entre elles !

Ils s'approchèrent des trois affiches afin de les inspecter en détail. Un dessin en couleurs représentait Sindbad, le personnage principal de l'opéra, sur le rivage d'une île exotique. Il portait un anneau d'or à l'oreille et des vêtements orientaux aux couleurs chatoyantes (un turban, un gilet sans manches et un pantalon bouffant). Un singe était perché sur son épaule et un guépard était couché à ses pieds, tandis qu'un éléphant, à demi caché par le feuillage d'une forêt vierge, l'observait de loin d'un air soupçonneux.

Ali et ses compagnons examinèrent les trois images pendant plusieurs minutes sans trouver le moindre indice, jusqu'à ce que Mina, qui inspectait la porte du milieu, pousse un cri de joie.

– Le guépard ! s'exclama-t-elle. Regardez la robe du guépard !

Ali et M. Jolivet se tournèrent vers l'affiche qu'elle leur montrait du doigt.

– Ce ne sont pas de simples taches, expliqua-t-elle. Ce sont des lettres. On distingue ici Aleph, Mem, Qof... Ce sont des lettres de l'alphabet hébraïque !

M. Jolivet se retourna vers la porte de gauche.

– Sur cette affiche, ce sont des lettres de l'alphabet latin !

Ali, à son tour, se retourna vers la porte de droite.

– Et sur cette affiche, ce sont des lettres de l'alphabet arabe ! Je suis sûr que c'est la bonne porte !

Il l'ouvrit sans hésiter. Un courant d'air froid lui caressa le visage. Contrairement à ce qu'il avait supposé, elle ne donnait pas sur la salle de spectacle, mais sur un couloir sombre aux murs lézardés.

– Ce sont les loges des artistes, dit M. Jolivet.

Ali et Mina entrèrent dans la première d'entre elles. Par chance, elle était inoccupée. Son mobilier se résumait à un miroir, un lavabo, une chaise et un porte-manteau. Les deux collégiens étaient en train de la parcourir du regard quand, soudain, la porte se referma derrière eux. Le mécanisme de la serrure cliqueta avant qu'ils aient eu le temps de réagir. Ils tambourinèrent des poings sur le panneau en bois.

– M. Jolivet ! cria Mina.

– Nicolas ! cria Ali.

Aucune réponse. Ils étaient prisonniers. Mina se tourna vers Ali.

– Tu crois que tu peux nous sortir de là ? demanda-t-elle.

– Je vais voir ce que je peux faire... répondit-il.

Il tenta d'ouvrir la porte à l'aide d'un sésame, comme il l'avait fait plusieurs fois au cours des deux semaines précédentes, mais il ne parvint pas à trouver la bonne formule.

– La porte est cryptée, maugréa-t-il. C'est sans doute Malik qui l'a programmée pour qu'aucun autre mage ne puisse l'ouvrir. Je vais demander à Baltur s'il a des informations à ce sujet.

Il pressa une touche de son téléphone. L'écran s'alluma, mais le génie était absent. Son visage ne s'afficha qu'au bout d'une vingtaine de secondes.

– Excusez-moi, s'écria-t-il, j'étais en train de visiter un site internet

consacré à Carl Friedrich Wendling (1815-1867), compositeur austro-hongrois célèbre pour...

– Tu as accès à Internet ? s'étonna Ali.

– Bien sûr ! répondit Baltur. Depuis que j'ai découvert que ton téléphone était connecté, je navigue sur la toile, à mes heures perdues. Je lis des biographies, je regarde des reportages, enfin, je me cultive, quoi !

À cet instant, un bruit de clef leur fit tourner la tête. La porte s'ouvrit et M. Jolivet entra dans la loge. Il tenait à la main une sacoche en cuir. Ali poussa un soupir de soulagement.

– Nicolas ! On avait peur que...

Il s'interrompit. Le professeur d'histoire-géographie affichait un étrange sourire.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Ali d'une voix inquiète. Vous n'avez pas répondu quand on vous a appelé... Où étiez-vous ?

– J'étais allé vous chercher un petit cadeau. De la part de Malik.

– Quoi ?

– Je fais partie du Cercle du Loup depuis environ deux mois. J'ai eu l'honneur d'être le premier Occidental à être admis en son sein !

– Mais... bredouilla Mina. Pourquoi ?

L'expression de M. Jolivet se durcit.

– Si vous aviez été plus attentive pendant mes cours d'histoire, M<sup>lle</sup> Sitruk, vous sauriez que, depuis des siècles, l'Occident oppresse l'Orient. Les Européens ont massacré des milliers d'innocents lors des croisades, puis ils ont colonisé les pays arabes, pillé leurs richesses et détruit leur culture afin de maintenir leur peuple dans la misère et l'ignorance. À présent, l'heure de la revanche a sonné !

– Mais... Vous êtes vous-même un Européen, non ? risqua Mina.

– Justement. Pour laver la honte d'être né dans les rangs des oppresseurs, je me dois de lutter aux côtés des opprimés. Aujourd'hui, prendre le parti de l'Orient, c'est prendre le parti de tous les damnés de la terre !

Il pointa sur Ali un index accusateur.

– Au début, poursuivit-il, j'ai caressé l'espoir que vous vous rallieriez à notre cause, mais vous faites manifestement partie des

Orientaux qui ont choisi de renier leurs racines. Regardez-vous... Avec vos baskets et votre survêtement, vous portez l'uniforme de l'ennemi !

Ali et Mina s'entre regardèrent. Ils n'arrivaient pas à croire ce qu'ils entendaient.

– Quand j'ai appris que vous connaissiez le secret du Cercle du Loup, j'ai aussitôt prévenu Malik. C'est lui qui a décidé de vous tendre un piège. Il m'a ordonné de vous guider vers le Vieux Théâtre et, une fois sur place, de vous réduire au silence !

Il se frappa le torse du poing.

– Le Maître sera content de moi. Je serai sans doute récompensé ! Avec un peu de chance, je deviendrai peut-être le n° 2 du Cercle à la place de cet imbécile de Kassim.

Il sortit de sa sacoche une petite bouteille remplie d'un liquide jaune.

– À présent, conclut-il, je dois vous faire une petite piqûre.

Pendant quelques secondes, il tourna le dos à Mina. Profitant de ce moment d'inattention, elle s'empara de la chaise qui se trouvait à côté d'elle et la fracassa sur son crâne. Il s'effondra au sol sans un cri.

– Bravo ! s'exclama Ali.

Il se pencha sur le corps inanimé de M. Jolivet et décrocha le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture.

– Grâce à ce trousseau, jubila-t-il, nous devrions avoir accès aux autres pièces du bâtiment sans avoir à nous préoccuper des sortilèges de Malik !

Ali et Mina sortirent dans le couloir. Ils fermèrent à double tour la porte de la première loge pour s'assurer que M. Jolivet ne les poursuivrait pas, puis ils ouvrirent la porte de la deuxième loge. Le spectacle qu'ils découvrirent les fit sursauter. Quatre personnes, ligotées et bâillonnées, les regardaient fixement. C'étaient les quatre mages qu'avaient enlevés Malik et ses hommes. Les quatre Gardiens.

## CHAPITRE 22

### LES VOYAGES DE Sindbad

Omar avait la barbe hirsute et les cheveux défaits d'un naufragé, mais quand Ali lui ôta son bâillon, son visage s'éclaira d'un sourire rayonnant.

– Ali ! s'exclama-t-il. Je savais que tu viendrais. Absalom m'a raconté que vous vous étiez rencontrés.

Il se tourna vers le Gardien de Jérusalem que Mina tentait de libérer.

– En revanche, poursuivit Omar, tu ne connais pas encore Hildegarde Vitellius, la Gardienne d'Aix-la-Chapelle...

La directrice du Musée des sciences et des techniques salua Ali d'un signe de tête.

– Ni Khadija Ghali, la Gardienne du Caire.

La charmeuse de serpent s'inclina légèrement. Malgré sa robe chiffonnée, elle avait conservé l'élégance qui lui valait l'admiration des clients du *Majestic*.

– Nous sommes tous réunis, conclut Omar. Le Lion, le Taureau, l'Aigle et le Serpent. Seul le Loup manque à l'appel, mais quelque chose me dit qu'il ne se trouve pas loin d'ici...

– Enchanté, bafouilla Ali. Je vous présente à mon tour Mina, ma meilleure amie, et Baltur, le plus moderne des génies !

Sur l'écran de son téléphone, Baltur salua les quatre Gardiens. Mina, de son côté, était trop absorbée par sa tâche pour répondre.

– Je n'arrive pas à défaire ces liens, pesta-t-elle. Les nœuds sont trop serrés et, sans couteau, je ne peux pas couper la corde...

– Ne vous occupez pas de nous, dit calmement Absalom.

– Mais enfin... s'écria Mina. Vous êtes en danger !

– Rassurez-vous, répliqua Omar. Si le Loup, c'est-à-dire Malik, avait voulu nous tuer, il l'aurait fait depuis longtemps. Par chance, il est vaniteux.

– Vaniteux ? répéta Ali.

– L'inquiétude de la population ne lui suffit pas. Il a aussi besoin de

l'admiration de ses pairs. C'est la raison pour laquelle il tient à ce que nous assistions à son triomphe !

Soudain, un bruit sourd retentit dans la loge voisine. M. Jolivet, qui avait repris connaissance, frappait du poing sur la porte.

– Ne restons pas ici, s'affola Mina. Ses complices ne vont sans doute pas tarder à rappiquer !

– Aucune importance, répondit Ali en haussant les épaules. À quatre mages contre un seul, venir à bout du Cercle du Loup sera sûrement un jeu d'enfant.

Omar poussa un profond soupir.

– Hélas... commença-t-il.

– Quoi ?

– On nous a fait une piqûre d'élixir de désenchantement. Pour le moment, nous n'avons aucun pouvoir.

– Mais... objecta Ali. L'effet de cet élixir n'est pas permanent ! C'est vous-même qui me l'avez appris...

– Non. En effet. Il se dissipe en moyenne au bout de six heures, mais on nous l'a administré il y a environ quatre heures, et nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre deux heures de plus avant d'agir !

– Il existe peut-être un antidote qui...

– Non, coupa Omar. Pour le moment, tu es le seul d'entre nous qui dispose de pouvoirs magiques. C'est donc à toi que revient la tâche de combattre Malik !

– À moi ? s'étrangla Ali. Mais... Je ne suis pas du tout de taille à l'affronter. Comment voulez-vous que je réussisse à le vaincre alors qu'aucun d'entre vous n'a réussi à le faire ?

Dans la loge voisine, M. Jolivet frappa de plus belle sur la porte.

– Alerte ! cria-t-il. Des prisonniers se sont échappés !

Mina ouvrit la sacoche qu'elle lui avait prise et elle en sortit une petite bouteille ainsi qu'une fléchette et une sarbacane.

– La solution se trouve peut-être ici, dit-elle. Tu ne peux pas vaincre Malik... Sauf s'il est lui aussi privé de ses pouvoirs. Il suffirait de lui administrer une dose d'élixir de désenchantement ! Tu pourrais alors te débarrasser de lui facilement et prendre le contrôle

de Yastoth !

– Je ne sais pas. Peut-être...

À cet instant, des bruits de pas résonnèrent au-dessus de leurs têtes. Omar leva les yeux.

– Partez ! ordonna-t-il. Les hommes de Malik arrivent. Nous comptons sur vous !

Ali et Mina sortirent de la loge et s'engagèrent dans le couloir. La porte du fond débouchait sur l'arrière-scène, un vaste espace encombré d'accessoires et de costumes de théâtre. Des voiles aux reflets scintillants et des robes serties de pierres flottaient comme des fantômes sur des cintres métalliques. Soudain, Ali et Mina entendirent des éclats de voix en provenance de la scène. Ils se cachèrent dans un placard où étaient entreposés des costumes de sirènes. Quelques secondes plus tard, quatre hommes habillés en Bédouins traversèrent l'arrière-scène avant de s'engouffrer dans le couloir qui conduisait aux loges. Ali attendit qu'ils se soient éloignés, puis il bondit hors de sa cachette et verrouilla la porte à double tour tandis que Mina la barricadait avec des caisses en bois.

– Ouf ! chuchota Ali. Je crois qu'on en est débarrassé pour un bon moment.

– Je crois aussi, acquiesça Mina. Maintenant... Il est temps d'aller voir ce qui se trouve derrière ce mur !

Ils franchirent la porte qui menait à la scène, puis ils s'immobilisèrent. Malik trônait sur un siège orné de plumes de paon au milieu d'un cercle de bougies aux flammes vacillantes. Il était installé devant un ordinateur équipé d'un clavier, de deux enceintes et de trois écrans. Ali parcourut la salle du regard. Le parterre et les balcons étaient vides, et la fosse d'orchestre ne contenait qu'une paire de cymbales et un jeu de timbales. Quand leurs yeux se furent habitués à la pénombre, ils aperçurent au fond de la scène les décors de l'opéra de Carl Friedrich Wendling. « Les voyages de Sindbad ». Un soleil en métal doré, des nuages en bois peint et un Oiseau Rokh, monstre fabuleux des contes des mille-et-une nuits, reposaient au milieu de cordages qui donnaient au théâtre une allure de navire. Ali était en train de contempler leurs ombres qui dansaient sur les murs à

la lueur des bougies quand Mina le poussa du coude.

– Les écrans, lui souffla-t-elle. Regarde les écrans !

Sous l'œil amusé de Malik, Yastoth était en train de s'attaquer à un réseau social. Il affichait un message sur le profil d'un utilisateur et il le partageait avec l'ensemble de ses amis, puis avec l'ensemble des amis de ses amis, puis avec l'ensemble des amis des amis de ses amis, et ainsi de suite. De cette façon, le message se diffusait de plus en plus largement, comme une maladie se propage lors d'une épidémie. Ali plissa les yeux pour pouvoir lire son texte. « Nous sommes en guerre. L'Orient sera vainqueur ! ». Mina se pencha vers lui.

– Je sais ce que nous allons faire...

## CHAPITRE 23

### LA CONFRONTATION FINALE

Ali rampa jusqu'à la fosse d'orchestre. La paire de cymbales était posée sur une chaise en bois. Il glissa ses mains dans les poignées de cuir puis il frappa l'un contre l'autre les deux disques de métal. Malik se retourna brusquement.

– Qui est là ?

Il se leva de son siège.

– Kassim ? Nicolas ?

Ali ferma les yeux. Il était parvenu à attirer l'attention de Malik, mais le plus difficile restait encore à faire. Au même moment, Mina, qui était passée de l'autre côté de la scène, souffla dans la sarbacane de M. Jolivet. La fléchette fendit l'air avec un sifflement aigu. Une seconde plus tard, Malik poussa un cri de surprise. Ali leva le poing en signe de victoire. Le plan de Mina avait fonctionné.

– La partie est terminée ! dit-il en sortant de la fosse.

Sidéré, Malik le toisa de la tête aux pieds.

– Qui es-tu ? demanda-t-il.

– Je m'appelle Ali Ali.

Le mage pencha la tête sur le côté.

– Bien sûr, murmura-t-il. Nicolas m'a parlé de toi. Tu es le nouveau disciple d'Omar, n'est-ce pas ? À ce que je vois, il les choisit de plus en plus jeunes...

– Je suis peut-être jeune, répliqua Ali, mais j'ai des pouvoirs. Regardez !

Il tendit la main vers les décors de l'opéra et il fit s'élever le soleil en métal de plusieurs mètres.

– Impressionnant, dit Malik. Sous certains aspects, tu me rappelles le garçon que j'étais à ton âge.

– Je ne deviendrai jamais comme vous ! s'écria Ali.

– Tu veux dire que tu ne deviendras jamais un grand mage ?

– Non. Je ne prônerai jamais la haine entre les Occidentaux et les Orientaux, ni entre les Français et les étrangers, ni entre je ne sais

quels « Eux » et je ne sais quels « Nous » !

– J’ai longtemps pensé la même chose, dit Malik.

– Vraiment ?

– Oui. Je ne sais pas si on te l’a raconté, mais autrefois, je travaillais à l’Université de Damas. Sous couvert de recherche scientifique, je collaborais avec des mages de tous les pays. Nous formions une grande confrérie. Une internationale de la magie. Et puis... Une guerre a éclaté dans mon pays.

Son visage s’assombrit.

– Un jour, poursuivit-il, mon quartier a été bombardé. C’était un 13 décembre. Comme chaque lundi, j’étais à l’Université. Quand j’ai entendu le fracas des explosions, j’ai voulu rentrer chez moi, mais quand je suis arrivé sur place, des voisins m’ont barré le chemin. Ils... Ils ne voulaient pas me laisser voir ce qui s’était passé.

Il marqua un temps de silence.

– Ma maison avait été détruite et ma famille avait péri sous les décombres. Il n’y avait aucun survivant. En quelques secondes, une bombe m’avait privé de tous ceux que j’aimais. On n’a jamais su qui l’avait larguée. Les Américains ont dit que c’étaient les Russes. Les Russes ont dit que c’étaient les Américains. Peu importe. Depuis ce jour, je hais tous les Occidentaux !

Il serra le poing.

– Le seul bien qui me restait était le fragment du livre interdit que je conservais dans mon bureau, à l’Université. C’est pourquoi j’ai décidé de partir à la recherche des quatre autres fragments. Je voulais invoquer Yastoth pour qu’il m’aide à venger les miens !

Ali se passa la main sur la nuque. Il ne savait pas comment réagir à ce qu’il venait d’entendre. Malik le regarda dans les yeux.

– Heureusement, dit-il d’une voix plus douce, tu n’as pas connu la même tragédie que moi. En même temps... Tu n’as jamais été brimé en raison de tes origines ? Tu n’as jamais été visé par des remarques racistes ou xénophobes ? Tu n’as jamais eu l’impression qu’on te classait au premier regard dans une catégorie inférieure de l’humanité ?

Troublé, Ali garda le silence. Il ne pouvait pas s’empêcher de

penser aux insultes d'Olympe de Staël, aux moqueries de M. Vinogradoff et aux regards hostiles des vieilles dames qui serraient leur sac à main contre leur poitrine quand elles le croisaient dans la rue comme s'il était un voleur.

– Depuis plusieurs années, continua Malik, les étrangers comme toi et moi sont victimes d'une campagne de haine. Tout est fait pour qu'ils aient honte de ce qu'ils sont. Regarde comment ceux qui ont des papiers sont cantonnés à des emplois subalternes ! Regarde comment ceux qui n'en ont pas sont chassés de leurs abris de fortune en pleine nuit pour être entassés dans des camps !

Pendant quelques instants, Ali se dit que Malik avait raison, mais il ne tarda pas à se ressaisir. De toute évidence, le Gardien de Damas cherchait à l'enfermer dans un statut de victime pour mieux l'attirer de son côté. Ali tourna les yeux vers les écrans de l'ordinateur. Un nouveau message venait d'apparaître, en réponse à « L'orient sera vainqueur ! » : « Poil au cœur ! ». Ali sourit. Baltur avait réussi. Il s'était introduit sur internet depuis son téléphone afin de défier Yastoth sur son propre terrain !

Malik suivit le regard d'Ali. Lorsqu'il vit le message de Baltur, il poussa une exclamation de rage.

– Ah ! Que se passe-t-il ?

« Poil au cœur » n'était affiché que depuis quelques secondes lorsque des mentions « J'aime » commencèrent à affluer par dizaines. Baltur quitta le réseau social pour rejoindre un jeu en ligne où il prit la forme d'un rond bleu. Yastoth le suivit et, sous la forme d'un carré noir, il entreprit de le traquer dans un labyrinthe en deux dimensions au son d'une musique lancinante. Par chance, Baltur parvint à lui échapper et à gagner la sortie sain et sauf. Il passa sur l'écran suivant, où il se retrouva sur une plate-forme de partage de vidéos, au beau milieu d'un film des années 1960.

C'était un extrait de « Lawrence d'Arabie ». Dans une tente de Bédouins, un chérif aux yeux trop noirs, interprété par Alec Guinness, était en pleine conversation avec un officier aux yeux trop bleus, interprété par Peter O'Toole.

– Qui es-tu ? demanda-t-il. Comment oses-tu t'attaquer à moi ?

– Mon nom est Baltur, répondit l’officier et je suis le génie d’Ali. Attrape-moi si tu es aussi puissant que tu le crois !

Yastoth, sous l’apparence d’Alec Guinness, sortit un poignard de sa ceinture, mais Baltur, sous l’apparence de Peter O’Toole, prit aussitôt la fuite. Sur la scène du Vieux Théâtre, Malik trépignait.

– Qu’est-ce que tu attends ? Trouve-le et élimine-le !

Sur le troisième écran, le dessin d’une enveloppe apparut au son d’un carillon joyeux. Un nouveau message venait d’arriver dans la boîte aux lettres du Cercle du Loup.

De : [contact@baltur.com](mailto:contact@baltur.com). Objet : Coucou !

Yastoth lui répondit aussitôt.

Objet : Re: Coucou !

Au moment où les mots « Tu ne perds rien pour... » étaient en train de s’afficher sur le troisième écran, un rond bleu apparut sur le premier écran où se trouvait encore le labyrinthe en deux dimensions. Baltur était sorti de la boîte aux lettres. Ali prit une profonde inspiration. C’était le moment d’agir.

Il se précipita vers la prise de courant sur laquelle était branché l’ordinateur et il tira de toutes ses forces sur le fil électrique. Le moniteur, les deux enceintes et les trois écrans s’éteignirent immédiatement. Yastoth était prisonnier de la boîte aux lettres du Cercle du Loup.

– Imbécile ! fulmina Malik. Il me suffit de rallumer tous les appareils pour libérer Yastoth. Vous n’avez réussi qu’à le mettre en colère. À présent, je ne donne pas cher de la peau de ton Baltur !

Ali voulut s’enfuir, mais il trébucha sur le fil électrique et il tomba à la renverse. Quand Malik s’approcha de lui, il leva la main, comme s’il cherchait à se protéger.

– Tu t’es attaqué à trop forte partie, dit le mage sur un ton menaçant. C’est...

Une ombre passa au-dessus de sa tête. En réalité, le geste d’Ali n’avait pas pour but de parer un coup, mais de faire s’envoler l’Oiseau Rokh des « voyages de Sindbad ». Le monstre, dont l’envergure approchait les cinq mètres, plana pendant quelques secondes au-dessus de la scène avant de tomber en piqué. Au dernier moment,

Malik se retourna, mais il était trop tard. L'oiseau s'abattit sur lui avec un fracas sinistre.

Ali se releva lentement, puis il inspecta de l'amas de toile et de bois formé par les débris de la marionnette. Malik, assommé par le choc, était hors d'état de nuire. Soudain, Mina jaillit des coulisses. Elle se jeta au cou d'Ali.

– On a réussi ! On a vaincu le Cercle du Loup !

Elle esquissa quelques pas de danse sur la scène. Pendant ce temps, Ali s'approcha de l'ordinateur. Il caressa du bout des doigts les touches du clavier. Mina s'immobilisa.

– Tu as l'air songeur, remarqua-t-elle. À quoi tu penses ?

– À rien. Enfin...

– Oui ?

– Je me dis que... commença Ali. Un génie obéit à celui qui l'invoque. Si je rallumais cet ordinateur, je deviendrais donc le maître de Yastoth. Imagine ce que je pourrais faire avec ce pouvoir à ma disposition...

– Ali...

– Je n'aurais plus à avoir peur des Vinogradoff et autres de Staël qui m'empoisonnent l'existence. Je n'aurais plus à avoir mal au ventre en arrivant au collège le matin.

– Ali...

– On ne pourrait plus humilier mon père ni abîmer son taxi.

– Ali... Yastoth est un génie malfaisant !

– Jusqu'ici, il a toujours été dans de mauvaises mains, mais si on le mettait au service de la justice...

– C'est une mauvaise idée, culpa Mina. Une très mauvaise idée. Et puis, je te rappelle que tu as déjà un génie. Regarde sur ton téléphone : Baltur vient de quitter le « Labyrinthe infernal ». Il s'en est tiré à merveille !

Ali secoua à la tête, comme s'il revenait à lui après s'être assoupi.

– Oui, dit-il. Tu as raison. C'était juste une hypothèse. Nous allons remettre cet ordinateur à Omar et aux autres Gardiens.

Trois heures plus tard, tout était rentré dans l'ordre. Libérés de l'emprise de l'élixir de désenchantement, les mages prisonniers

avaient retrouvé leurs pouvoirs et vaincu sans difficulté les autres membres du Cercle. Malik avait été enfermé dans une cage protégée par de multiples sortilèges en attendant sa comparution devant un tribunal de mages, tandis que l'ordinateur dans lequel était enfermé Yastoth avait été démonté. Son disque dur avait été divisé en quatre morceaux que s'étaient répartis les quatre derniers Gardiens.

Sur le parvis du Vieux Théâtre, Omar posa la main sur l'épaule d'Ali.

– Je te félicite d'avoir terrassé Malik, dit-il. Il semblerait que tu aies mis mon enseignement à profit !

– Oh... Je n'ai pas eu beaucoup de mérite, protesta Ali. Grâce à la fléchette de Mina, Malik n'avait plus aucun pouvoir. À ce propos...

– Oui ?

– C'est bizarre. Dans le miroir enregistreur, j'ai vu que vous aviez perdu connaissance aussitôt après avoir reçu une dose d'élixir. Malik, lui, a continué à se comporter comme si de rien n'était !

Mina toussota.

– Hum. En fait...

– Quoi ?

– Je l'ai raté. J'étais trop nerveuse. La sarbacane m'a glissé des doigts et la fléchette est allée se ficher dans son siège.

– Tu veux dire que...

– Quand tu l'as affronté, Malik était en possession de tous ses pouvoirs. Oui. Je suis désolée... J'ai voulu te prévenir, mais je n'ai pas pu.

Ali blêmit. Un frisson lui parcourut le dos. Pendant tout le temps qu'avait duré leur face à face, Malik aurait pu le foudroyer d'un geste.

## CHAPITRE 24

### ÉPILOGUE

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Malik. Dans la cour du Collège Galland, sous un soleil encore pâle, les arbres commençaient à fleurir. Le printemps était arrivé. Dans la salle A12, M<sup>me</sup> Forget, une jeune femme aux cheveux bruns, débutait une leçon de géographie. Elle remplaçait M. Jolivet qui, pour sa part, attendait en prison l'ouverture de son procès pour participation à une entreprise terroriste.

– Aujourd'hui, nous allons parler des cours d'eau !

Au troisième rang, Olympe, la tête entre les mains, semblait s'ennuyer à mourir. Lorsque sa voisine se pencha vers elle pour lui poser une question à l'oreille, elle la rabroua vertement. Ali et Mina échangèrent un regard. Depuis la défaite de Caroline de Staël aux dernières élections, sa nièce était d'une humeur exécrationnelle. D'une part, le discours du F.N.A.P. avait perdu de son attrait depuis le démantèlement du Cercle du Loup. D'autre part, la reprise du trafic sur la Toile avait permis de mettre au jour une affaire de corruption qui avait entaché la réputation de sa tête de liste. En somme, la défense de l'Occident ne faisait plus recette.

Soudain, la porte de la salle de classe s'ouvrit et M. Vinogradoff entra en coup de vent. Le visage rouge, le col défait, il paraissait hors de lui.

– Le virus informatique, s'écria-t-il. Il est revenu !

M<sup>me</sup> Forget se tourna vers lui.

– Je vous demande pardon ?

– Le virus informatique. Hier soir, j'ai rédigé sur mon ordinateur portable un cours intitulé « Alphonse de Lamartine (1790-1869) : une grande figure du romantisme » et quand j'ai voulu l'imprimer, ce matin, j'ai obtenu ce... cette chose !

Il brandit une feuille de papier. Sous le portrait en noir et blanc du poète, « ALPHONSE DE LAMARTINE » avait été remplacé par « LE PARADIS MALHONNETE ».

- Je ne comprends pas, dit M<sup>me</sup> Forget en haussant les sourcils.
- C’est une anagramme, expliqua M. Vinogradoff. Regardez : ce sont les mêmes lettres, mais dans un ordre différent !
- Ah oui. En effet. C’est amusant !
- Amusant ? Mais... C’est un sacrilège ! Un blasphème ! Lamartine n’a pas écrit les vers immortels des « Méditations poétiques » pour faire ricaner dans les salles de classe ! Non. On a cherché à lui manquer de respect, mais je sais où se trouve le responsable.
- Vraiment ?
- Oui. Depuis quelque temps, il se passe des choses étranges dans cet établissement, et comme par hasard, elles sont toujours liées à cette classe !
- M. Vinogradoff pointa sur les élèves un index accusateur. M<sup>me</sup> Forget tenta de le calmer.
- Vous ne pouvez pas porter d’accusation sans preuve, objecta-t-elle. Par ailleurs, vous avez affirmé vous-même qu’un virus informatique était en cause.
- Un virus inoculé par un de ces élèves !
- M<sup>me</sup> Forget hocha la tête d’un air sceptique. M. Vinogradoff la saisit par un pan de son chemisier.
- Vous ne me croyez pas ! hurla-t-il. Je sens que vous ne me croyez pas !
- Avouez que...
- Dépité, il la lâcha puis il quitta la salle en maugréant sous les rires étouffés des élèves.
- Un quart d’heure plus tard, l’heure de la récréation sonna. Ali et Mina s’installèrent sur un banc à l’ombre d’un marronnier. Olympe se tenait prudemment à distance. Depuis qu’elle avait vu Ali faire voler un tapis dans le parc municipal, elle avait peur de lui.
- Comment va ton père ? demanda Mina.
- Très bien, répondit Ali. Il s’est réconcilié avec Baltur.
- Il pratique à nouveau la magie ?
- Non. Enfin... C’est ce qu’il dit. En même temps, la dernière fois qu’il m’a emmené au collège en taxi, tous les feux tricolores qu’on a croisés étaient au vert !

Ils éclatèrent de rire. Ali tourna la tête vers la rue de la Mairie. De l'autre côté de la route, Omar était assis en tailleur derrière la boîte de conserve qui lui servait de sébile.

– J'attends ma prochaine leçon de magie avec impatience, dit Ali. Omar a promis de m'apprendre à miniaturiser des objets. Il paraît que certains mages arrivent à réduire leur cible au centième de leur volume. Imagine... C'est comme si je transformais le taxi de mon père en petite voiture !

– Je ne te le conseille pas, répliqua Mina.

– C'était juste un exemple. Et chez toi ? Comment ça va ?

– Oh... Mes parents me laissent plus ou moins tranquille. Comme Absalom et Khadija sont partis pour escorter Malik et comme l'ordinateur dans lequel est enfermé Yastoth a été démonté, je n'ai pas pu leur prouver que je disais la vérité. Cela dit... Ils ont quand même été obligés d'admettre que j'avais contribué au démantèlement du Cercle du Loup et que, par conséquent, je n'étais pas une affabulatrice. Enfin... Pas totalement. Résultat : ils ont renoncé à me faire interner.

– Victoire !

– De mon côté, poursuivit Mina, j'apprends à donner le change. À jouer le rôle de la petite fille modèle qui joue du piano et qui monte à cheval. J'ai horreur de faire semblant, mais c'est sans doute le prix à payer pour pouvoir mener une vie de famille harmonieuse.

Elle arborait un grand sourire que ne justifiaient en rien ses propos aigre-doux.

– Tu me caches quelque chose, dit Ali.

– Pourquoi ?

– Tu es trop joyeuse pour être honnête.

– Bon, d'accord, céda Mina. Je ne voulais pas t'en parler tout de suite, mais... Tant pis. Ce soir, je prends ma première leçon de magie !

– Quoi ? Mais... Tu...

– Il y a un problème ? C'est le fait que je sois une fille qui te gêne ?

– Non, pas du tout. C'est juste que... Omar ne m'en a pas parlé.

– Oh... Ce n'est pas avec Omar. C'est avec Hildegarde.

– Hildegarde Vitellius ?

– Bien sûr. Tu en connais d'autres ? D'ailleurs, je ne devrais pas tarder à avoir des travaux pratiques : il paraît qu'un elfe noir a été aperçu par un gardien de nuit dans une des salles du Musée des Sciences et des Techniques !

**FIN**